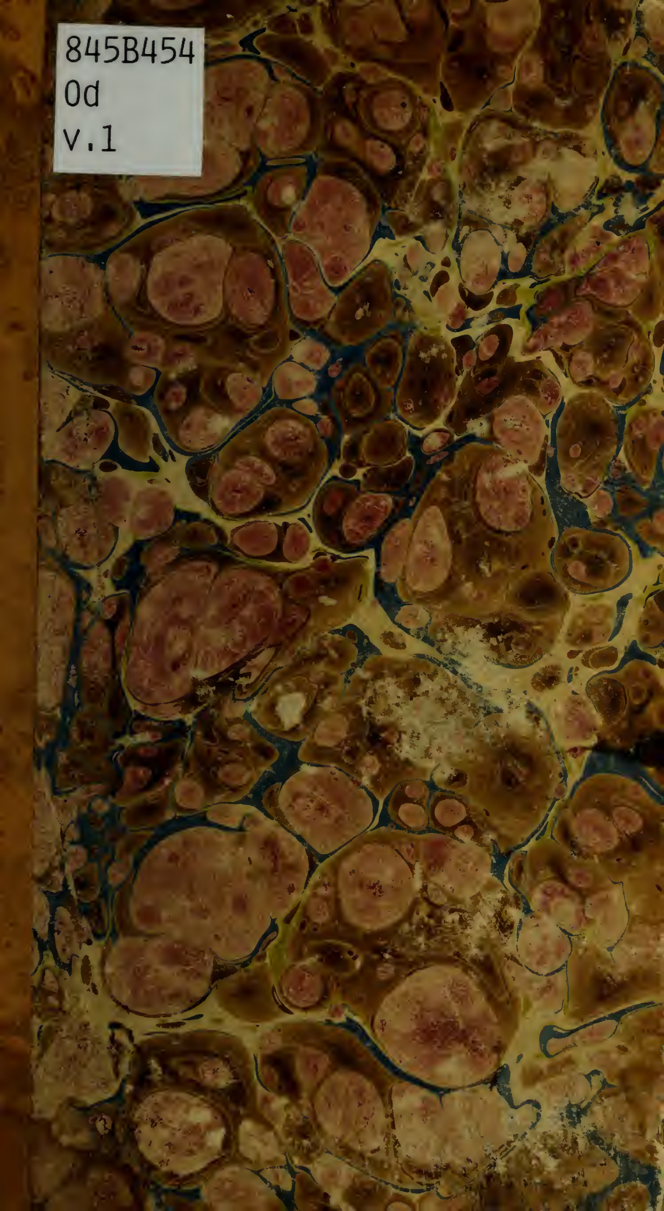

845B454
Od
v.1

Ce livre appartient à Julia Scott

LES

DEUX FRÈRES

Conte Créole.

PAR Mme L. BERNARD,

Auteur *des Contes et Conseils*, etc.

TOME I.

PARIS,

A. PLANCHE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE SEINE-SAINT-GER., 24.

1833

Miss Semple

Courtes Réflexions.

« Mon Dieu! disait un Indien, en terminant sa prière, ayez pitié des méchans, vous avez assez fait pour les bons en les créant bons. »

Sans doute les mêmes penchans

n'ont pas été donnés à tous, dans des proportions égales. Les oppositions les plus marquées apparaissent dans l'enfance aussitôt que l'intelligence se fait jour à travers sa faible organisation. La douceur, l'irritabilité, le courage, la crainte, la confiance ou la ruse se lisent de bonne heure sur de jeunes fronts. La diversité physique est l'emblême de la diversité morale; non qu'il suive d'un beau visage que le cœur doive être pur; les vertus au contraire, peuvent prêter du charme à la laideur, les défauts gâter un heureux ensemble; mais ainsi que les mêmes organes nous mettent tous en rapport avec le monde visible, les mêmes pouvoirs sont déposés dans chaque conscience

pour servir à combattre le mal comme à développer le bien.

La volonté personnelle est toujours proportionnée aux besoins individuels et à l'énergie des passions. Tel homme qui a été un scélérat aurait pu laisser un nom glorieux, s'il n'avait choisi pour y appliquer cette volonté, les plus mauvais des sentimens qui se livraient combat en lui.

On rapportait un jour à Socrate l'opinion d'un homme qui, le voyant pour la première fois, sans le connaître, prétendait, d'après des remarques infaillibles, qu'il devait être un homme plein de vices. Son jugement s'appuyait sur certains traits de la

figure du philosophe, il était comme on sait d'une laideur repoussante. Ne pensez pas, dit Socrate à ses disciples, que la science de cet homme le trompe; sachez que j'ai eu des efforts inouis à faire pour vaincre les penchans dont il trouve les signes sur mon visage.

L'âme est une arène où le bien et le mal, le vice et la vertu, sous toutes leurs formes diverses, viennent se livrer combat. La conscience se fait juge et arbitre, c'est elle qui est vaincue lorsque le mal l'emporte sur le bien. Sa volonté devient plus faible à mesure qu'elle voit obscurcir son éclat primitif. Alors l'œuvre divine perd son empreinte et ne laisse plus

voir que l'affligeant spectacle du développement de ce qu'on appelle par erreur une mauvaise nature.

Je ne crois pas à des êtres créés pour faire le mal, la destinée de tous est de subir une épreuve; nul ne sait à quels desseins elle est plus difficile, plus pénible pour les uns, plus douce et en partie tracée pour les autres. La soumission au sort qui nous est échu est un des premiers devoirs. Il faut regarder de sa place et non de celle d'un autre si la tâche dont on est chargé sera facile à remplir. Aucune de ces tâches n'est au-dessus des forces humaines.

Tout est en rapport, dans le

monde, avec notre nature. Il n'y a d'impossible à souffrir que ce qui serait impossible à imaginer. Le courage est en nous, il faut savoir l'y trouver. C'est en s'appliquant de bonne heure à ses devoirs, que la puissance intérieure acquiert un développement proportionnel qui l'élève toujours à la hauteur des divers accidens de la vie. La jeunesse est pour ce soin le temps le plus précieux. On recueille durant toute sa carrière, ce que l'on a semé. Faire le bien, sacrifier ses penchans à son devoir n'est pas toujours la route du bonheur. Le monde offre souvent le spectacle du vice triomphant, de la vertu souffrante, malheureuse. La rétribution n'est pas à côté de chaque œuvre,

elle peut même ne pas arriver dans cette vie. Nous sommes ici pour l'épreuve, les récompenses et les châtimens oubliés ici-bas se retrouveront au-delà. Mais déjà ce qui doit survivre en nous est immédiatement soumis au pouvoir divin : l'Évangile le dit, « un cœur coupable prend toujours contre lui-même le parti de la justice divine. »

LES DEUX FRÈRES.

I

Dans le même voisinage, deux familles, long-temps étrangères l'une à l'autre, puis enfin liées par une étroite affection, offraient cependant, au pre-

mier abord, les oppositions les plus frappantes dans leur genre de vie.

Le goût de la campagne était le seul qui leur fût commun.

M. et madame de Marhul aimaient à réunir une société choisie ; des enfans venaient jouer avec les leurs. On parlait du passé, de l'avenir, devant Gustave et Louise ; déjà ils étaient instruits d'une partie des projets de leurs parens sur eux, et ces projets devenaient le texte inépuisable de leurs conversations aussitôt qu'ils étaient seuls.

M. Bartholin vivait constamment isolé, avec son fils, dans sa maison de campagne. On disait qu'il était créole et riche, mais jamais personne ne l'avait entendu parler lui-même de sa famille, ni de rien qui eût rapport à sa vie avant son arrivée dans le pays où il s'était fixé.

Bien des tentatives infructueuses précédèrent de simples relations de visites entre les deux propriétaires. M. de Marhul avait, depuis quelque temps, une affaire à régler avec M. Bartholin. Roger et Gustave se rencontraient souvent à la promenade sans se parler, bien qu'ils éprouvassent tous deux une égale envie de faire connaissance ; mais Roger reculait toujours au moment d'accomplir la première démarche.

Gustave était porté vers Roger par un attrait de curiosité. On commençait à former mille conjectures sur les antécédens du dernier acquéreur du joli château de Rochefont. La mystérieuse retraite dans laquelle vivait le nouveau propriétaire donnait lieu aux fables les plus absurdes. Gustave s'engagea envers ses camarades à savoir bientôt toute la vérité, pour leur en

faire part. Chaque jour il allait à la promenade, bien décidé à ne pas perdre l'occasion de parler à son jeune voisin, au premier prétexte qui se présenterait pour l'aborder. La rencontre n'était pas mise en doute; elle ne manquait jamais, en effet, car Roger, animé lui, du désir de se faire un ami, prenait aussi, chaque jour, le chemin où il savait que viendrait Gustave. Mais sa timidité naturelle, augmentée par l'habitude de vivre seul, le forçait à se détourner aussitôt qu'il se trouvait en présence de celui qu'il était venu chercher. Un violent battement de cœur s'emparait de lui, il sentait toute idée lui échapper, et d'un pas hâtif il rentrait chez son père. Saisi par le découragement, en vain essayait-il alors de trouver des distractions dans ses livres ou ses jeux solitaires : une tristesse profonde l'accablait, il se re-

gardait en pitié ; Comment, se disait Roger, ne puis-je pas être heureux ici puisque je n'ai pas assez de courage pour parler à un enfant de mon âge? Qu'il doit me croire stupide! A cette idée la rougeur lui montait au visage, des larmes roulaient dans ses yeux ; mais s'il entendait la voix de son père, il s'efforçait de lui cacher sa faiblesse et son chagrin, pour le distraire de douleurs dont les causes paraissaient plus profondes.

— Eh bien, disait Louise à son frère, en le voyant rentrer d'un air contrarié, eh bien, as-tu enfin parlé à ce petit sauvage?

— Non vraiment, répondait Gustave, non, mais demain il ne m'échappera pas. Je saurai bien le décider à me regarder en face. D'abord, j'ai cru qu'il jouait la fierté, à présent je suis assuré qu'il a peur de moi.

— Peur de toi ! reprenait la petite Louise, en montrant une nouvelle considération pour son frère.

— Je crois, lui dit un jour madame de Marhul, présente à l'une de ces petites scènes; je crois, Gustave, que tu te vantes un peu. Ton voisin, moins pressé que toi de la rencontre, se moque peut-être de ta curiosité!

— Il faudra qu'il m'attende demain, dussé-je lui chercher querelle pour commencer nos relations. Etre voisins depuis trois mois, s'apercevoir tous les jours et ne pas deviner encore quelle langue chacun parle, devient trop ennuyeux.

— Certainement, répondit sa mère, égayée par le dépit de Gustave, il est surtout désagréable de ne pas découvrir pour soi-même les secrets qu'on a promis de livrer à ses amis.

— Vous savez bien, maman, ré-

pondit Gustave d'un air où le respect et la dignité blessée se confondaient, vous savez bien que je ne dirais pas ce qui me serait confié, j'ai parlé seulement de rectifier les histoires inventées sur M. Bartholin.

— Je n'ai pas moins envie que toi de voir la fin de ton entreprise, ajouta madame de Marhul, assurée comme je le suis, que tu n'emploieras pour y parvenir que des moyens avoués par la délicatesse.

Gustave, resté seul avec sa sœur, se mit à réfléchir sur ce sujet; il mettait un amour-propre extrême à ne devoir qu'à lui seul le dénouement de leurs rencontres.

Roger, de son côté, cherchait aussi comment il pourrait, à la première entrevue, s'ôter les moyens de fuir. Cette préoccupation n'était pas un jeu, mais une véritable souffrance dont il

souhaitait impatiemment d'être délivré.

— J'ai trouvé! dit Gustave, mon cerf-volant s'accrochera dans un arbre du parc de Rochefort et j'irai demander la permission de le reprendre.

— Très-bien, reprit Louise, si le vent le permet.

—Te voilà, Roger, dit M. Bartholin, lorsqu'il aperçut son fils dans le salon; je t'ai long-temps cherché, je voulais sortir avec toi, l'heure est passée, ce sera pour demain. Il m'a semblé qu'il te serait agréable de connaître le fils de M. de Marhul, j'ai fait demander la permission de te présenter dans cette famille, nous irons ensemble.

Arriver par un moyen si simple à une chose souhaitée long-temps en secret, laissa Roger tout interdit.

— Tu as raison, ajouta son père,

trompé sur le motif de son silence. Le monde ne vaut pas les frais qu'on s'épuise à faire pour s'y produire, et si j'avais pu deviner que tu tinsses déjà si peu à y être admis, je me serais épargné cette démarche.

Roger, frémissant de peur que le projet fût manqué, s'empressa de répondre qu'il serait heureux d'avoir un ami.

Ce mot fit sourire tristement M. Bartholin.

— Quoi, avant de le connaître ?

— Je l'ai déjà vu.

— Lui as-tu parlé ?

— Non.

— Que d'illusions tu verras se détruire, si tu commences ainsi la vie !

Il faut que mon père ait été bien malheureux, pensa Roger ; mais il n'ajouta plus un mot.

Pour les hommes faits, ce qu'ils ont

souffert leur paraît une inévitable suite de l'existence. L'enfant voit dans le malheur des exceptions individuelles dont il ne tient aucun compte pour son avenir.

La cloche du dîner venait d'appeler Gustave et Louise dans la salle à manger; contre leur habitude ils arrivaient les derniers.

—Pourquoi vous faire attendre, mes enfans? demanda madame de Marhul.

— Nous étions à réparer mon cerf-volant, dit Gustave. Louise le tenait, moi je collais dessus un navire que je viens de découper, et lorsqu'on a sonné, il a fallu encore nous laver les mains.

L'excuse admise, le frère et la sœur prirent leur place à la table en se jetant des regards d'intelligence.

— J'ai reçu une lettre de votre voisin, dit M. de Marhul à sa femme, il se décide à venir vous voir, pour

terminer à l'amiable la discussion de nos fermiers. Il parle même de conduire son fils avec lui afin de le mettre en relation avec le nôtre.

— Il est bien temps à présent, dit tout bas Gustave à sa sœur.

— Prend-il vraiment ce parti, répondit madame de Marhul, j'en suis bien aise pour son fils ; à l'âge de cet enfant on doit difficilement supporter la vie sérieuse qu'il mène.

— C'est bien sa faute, dit Gustave, je lui fais inutilement des avances depuis deux mois, il n'y a pas moyen de l'approcher à plus de cinquante pas à la promenade.

— Et le cerf-volant ? reprit Louise, en montrant quelques taches de colle à son tablier de soie. Si j'avais su, je ne me serais pas donné tant de peine.

Était-ce pour le fils de M. Bartho-

lin que tu le préparais ? demanda M. de Marhul.

— Oui, comme moyen d'entrer en conversation, quand j'aurai accroché ma ficelle dans un des arbres de son parc.

— Il faut que tu te sentes un attrait bien vif pour ce jeune homme, puisque tu imagines des moyens aussi subtils pour arriver jusqu'à lui.

— Je voulais le guérir de sa timidité...

—Demain, tu en auras tout le loisir, ici, et d'une manière plus naturelle. Je l'ai déjà vu avec intérêt, son extérieur me séduit. Si son éducation y répond, je serai bien aise qu'il soit de tes amis.

Une nouvelle connaissance était, pour Gustave, un événement ordinaire. Cette fois seulement, il s'y joi-

gnait de plus le genre d'intérêt qu'on prend à un pari gagné.

L'imagination de Roger, exercée par la solitude, lui faisait déjà entrevoir un long avenir dans sa première amitié d'enfant. Distrait par ses rêveries, il n'entendait plus la voix de son père lorsqu'il lui adressait la parole, et le sommeil ne parvint pas même à calmer l'agitation fébrile causée par l'attente du lendemain.

II

Le lendemain venu, lorsque Gustave vit de près M. Bartholin et son fils, ils perdirent tous deux cette enveloppe mystérieuse qui lui avait paru d'abord leur plus grand attrait.

M. Bartholin se montrait froid, sé-

rieux, mais son expression était pleine de franchise; ses manières annonçaient l'habitude de la bonne compagnie.

Roger était un enfant d'une raison précoce. Pour obtenir sa confiance, il fallait d'abord gagner son affection. La timidité tempérait en lui ce que ses impressions auraient eu de trop vif, de trop en dehors.

Gustave et Roger se trouvèrent bientôt également disposés à s'aimer; et si, au fond, Roger sentait davantage le besoin d'un ami, Gustave ne tarda pas à éprouver qu'entre tous ses camarades, le dernier venu obtiendrait de lui une préférence exclusive.

On blâmait généralement M. Bartholin de retenir son fils isolé de toute relation. Mais Roger adorait son père; et jusqu'au moment où il connut Gustave et Louise, il ne s'était pas avoué qu'il manquât quelque chose au

bonheur qui lui venait de cette affection.

Cependant, ses nouveaux amis étaient heureux et confians en la presence de leurs parens. Il se demanda alors pourquoi la vue de son père lui imposait jusqu'à faire disparaître à l'instant toute la gaîté de son âge? Jamais M. Bartholin ne lui avait parlé de ce qu'il devait être. Il le faisait instruire avec soin, mais sans le diriger vers un but spécial.

A peine un mois s'était écoulé depuis la première visite, et déjà les deux petits voisins étaient devenus inséparables.

C'était donc à son ami, que Gustave disait un jour, en parlant à Roger : Je serai officier de marine; mon oncle est capitaine de vaisseau, il me prendra sur son navire pour faire des voyages avec lui. Je voudrais être déjà

d'âge à partir. Et toi, Roger, que comptes-tu faire ? pourquoi ne viendrais-tu pas avec moi?

— Je ne sais pas ce que voudra mon père, répondit Roger. Il m'est impossible de pénétrer ses projets sur mon avenir.

— Nous en savons déjà une partie, puisqu'il appelle Louise sa belle-fille.

— Je vous ai dit, répondit Louise, occupée à faire des châteaux de cartes, et renversant le plus beau qu'elle eût élevé, dans le mouvement d'impatience qui accompagna ces paroles, je vous ai dit que je ne me marierais pas avec Roger.

— Et pourquoi donc, ma sœur? demanda Gustave.

— Parce que le jour où son père en a parlé, il ajouta que sa maison était bien triste; et moi, je ne veux pas quitter maman pour aller m'ennuyer

là, quand je suis si heureuse auprès d'elle.

— Vous avez raison, Louise, reprit Roger. D'ailleurs, à l'air qu'avait mon père, je pense qu'il ne parlait pas sérieusement. Que vous êtes bien ici tous deux !

Je voudrais être à ta place, Gustave, avoir une mère, une sœur ; sentir du monde autour de moi, entendre parler de ce que je ferai un jour. Au lieu de cela, je suis seul ; mon père me comble de bontés ; mais il a l'air d'oublier que je serai autre chose qu'un enfant, toute ma vie.

— Pauvre Roger! dit Louise. Mais nous avons aussi nos chagrins. Nous serons séparés. Gustave doit aller l'année prochaine à l'école de Marine.

— A l'école de Marine ! Et vous appelez cela un chagrin ! Moi, je donnerais tout au monde pour vivre au mi-

lieu de camarades de mon âge. Mais rester seul, sans aucune distraction, auprès d'un précepteur auquel notre solitude rend aussi le caractère sombre ! Si mon père voulait seulement mettre un autre enfant auprès de moi, quelqu'un de mes parens. Je ne puis pas l'espérer : sa famille lui a sans doute donné des sujets de plainte, car jamais il ne parle de ses rapports avec elle, bien qu'il reçoive quelquefois des lettres de pays éloignés, et de personnes qui l'intéressent vivement, si j'en juge par l'air triste qu'il a, lorsque ces nouvelles arrivent.

—Tout cela doit joliment t'occuper, reprit Gustave. Je me figure qu'un jour, lorsque tu seras grand, raisonnable, ton père t'appellera dans son cabinet, et avec l'abord sévère que nous lui connaissons, il te dira : Mon fils, jusqu'à présent vous n'avez rien

su de mes projets, ni de ma vie passée. Vous allez apprendre des secrets.....

— Vous nous les raconterez tout de suite, interrompit Louise, qui commençait à prendre la scène au sérieux.

— Vraiment, répondit Gustave; tu penses qu'il ne gardera pas ce que son père lui aura confié? On le voit bien, Louise, tu n'es qu'une petite fille, et comme elles toutes, incapable de discrétion.

— Je crois, dit Roger, que le chagrin a donné un caractère défiant à mon père. Je n'ose pas lui parler de ma mère. Il faut qu'elle soit morte lorsque j'étais encore bien jeune. Mes souvenirs ne me rappellent auprès de nous aucune autre femme que la vieille bonne qui prend soin de notre ménage.

— Avoir tant de choses à apprendre, et ne pas pouvoir questionner! dit

encore Louise, au risque d'essuyer une nouvelle épigramme de son frère.

Mais Gustave était occupé à consolider le château de cartes; déjà trois étages s'élevaient l'un au-dessus de l'autre; la peur de les renverser l'occupait uniquement.

—Vous serez bien triste, dit Roger à Louise, quand votre frère partira. N'obtiendrez-vous pas aussi d'aller en pension?

— Obtenir d'aller en pension! Croyez-vous, reprit Louise en riant, que j'aie envie de le demander. J'aurais sûrement du chagrin de voir Gustave partir; mais s'il fallait quitter mes parens, je serais plus affligée encore. Nous deux éloignés, que leur resterait-il?

— Nous devrions changer de sort ou de façon de penser, dit Gustave.

Une éducation différente établissait

naturellement entre eux une manière tout opposée de sentir. Roger pensait que la liberté, le bonheur, il les trouverait dans l'éducation publique. Là, seulement, disait-il, la vie est active, animée ; on sent le but du travail comme le plaisir des jeux. Les biens dont il était privé, son imagination les lui montrait préférables aux biens qu'il possédait. Il rêvait sans cesse aux moyens d'atteindre les premiers.

Gustave et Louise, heureux chez leurs parens, entourés de distractions renaissantes, n'avaient pas cette inquiétude qui portait leur ami à désirer qu'un événement quelconque vînt changer les habitudes régulières et sérieuses de la maison paternelle.

Ce soir-là, Roger revint à pied avec son père. Il voulut essayer de le faire causer sur le sujet qui l'intéressait,

afin de saisir la première occasion d'exprimer son vœu intérieur, aussitôt que la conversation prendrait un tour favorable à sa pensée. Mais soit que l'agitation, mêlée d'espérance et de crainte, qu'il ressentait, nuisît à la clarté de son idée, soit que M. Bartholin éloignât à dessein toute ouverture semblable, une remarque sur le temps ou le souvenir d'une chose à faire pour le lendemain, rompaient toujours la question amenée laborieusement à son point d'explication.

La ligne courbe ne réussissant pas, Roger prit le parti de s'ouvrir une voie plus directe.

Gustave va partir, dit-il, d'une voix affermie par le courage qu'il avait appelé à son secours. M. de Marhul vous l'a-t-il appris?

Comment, partir? reprit M. Bartholin.

— Oui ; on l'envoie à l'école de Marine.

— J'en suis fâché pour vous, mon ami ; vous allez vous trouver bien seul.

Il y avait dans ces mots un ton de bonté, d'attendrissement, qui pénétra le cœur de Roger et lui ôta l'envie de quitter son père. Car lui aussi, pensa-t-il, resterait bien seul, si son unique enfant l'abandonnait. Nul autre intérêt ne s'offrait pour remplir le vide de son absence. Je dois me dévouer tout à lui, pensa Roger : il n'a que moi au monde. Mais alors sa curiosité de savoir par quelles circonstances son père se trouvait dans cet isolement, se ranima plus vive que par le passé. Il lui semblait même qu'il pourrait se trouver tout à fait heureux si on lui donnait la raison de son sort.

Mais comment la demander à son père ? N'est-il pas étrange, disait Roger en lui-même, que ma vie diffère autant de celle des autres enfans ? Aucun ne me voit sans me plaindre, et cependant je n'ai pas une fantaisie qui ne soit satisfaite. Je me promène à cheval ; on m'a donné une montre, un fusil ; la bibliothèque est à ma disposition. Eh, bien ! je changerais tout cela pour l'habit de collége qui déplaît tant aux enfans, et je le ferais avec bonheur si je portais cet habit, à la condition d'être un écolier.

Il continuait à marcher silencieusement ; son père lui répéta encore : Je suis fâché que votre ami parte. Gustave doit aussi regretter de quitter sa famille. Vous, mon enfant, ce chagrin-là du moins vous sera épargné. Vous resterez toujours près de moi.

Roger ressentait une sorte de

contrariété de se voir offrir, comme un gage de bonheur, ce qu'il venait d'accepter avec résignation.

— Moi, dit-il, je n'aurais pas de chagrin si j'accompagnais Gustave. Ce doit être si amusant d'avoir des camarades, d'apprendre, pour disputer des prix, de lutter de force et d'adresse contre des adversaires de son âge dans ses jeux....

— Ainsi vous me quitteriez volontiers; seriez-vous ingrat, vous aussi, Roger?

— Moi aussi? répéta tout bas Roger. Il a donc souffert de l'ingratitude?

Alors, se rapprochant de son père, qui avait cessé de parler, il lui prit la main et dit :

— Je mettrai mon bonheur à rester auprès de vous, mon père; si je

m'éloignais, je souffrirais trop en songeant à vos regrets.

M. Bartholin répondit par une caresse à ces paroles affectueuses.

III

Roger faisait presque chaque jour une lecture à haute voix à son père. M. Bartholin choisissait dans les ouvrages écrits pour l'âge d'homme, tout ce qui pouvait intéresser son fils,

former son jugement ou développer son esprit à l'aide de quelques fictions morales. Aussi Roger dédaigna-t-il de bonne heure ce qu'on appelle des ouvrages d'enfans, habitué qu'il était à voir agir et parler sur des intérêts graves, lorsqu'il sortait de sa propre existence pour s'attacher à l'invention ou à l'histoire.

Le lendemain de la dernière promenade qu'il avait faite avec son père, quand vint l'heure consacrée à cette occupation, Roger se présenta dans la bibliothèque, M. Bartholin l'attendait. Son fils le trouva établi à sa place habituelle, dans une attitude rêveuse dont son arrivée le tira subitement.

— Quel livre prendrai-je? demanda Roger avant de s'asseoir.

— Il est dans mes mains, répondit son père. Ce sera moi qui lirai aujourd'hui. Écoutez attentivement l'histoire

que je vais vous dire. Non-seulement elle est vraie, mais elle a été écrite par un père qui voulait la léguer à son fils. Puisse-t-il avoir réussi à écarter de l'avenir, qu'il s'appliquait à protéger, les malheurs dont sa propre vie a été accablée !

« La révolution avait proclamé l'égalité morale de tous les hommes. Ce principe, répandu au loin, brisa dans les colonies françaises la chaîne des esclaves.

Libres à leur tour, les nègres erraient sans asile sur une terre qui ne leur appartenait pas. Les propriétés étaient restées de droit à ceux qui les avaient achetées.

Les nègres refusèrent de se soumettre à un travail rétribué. Ils ne savaient pas pour eux-mêmes, pour leurs propres besoins, subir la nécessité commune.

Incapables dans leur ignorance de faire, pour leur bien-être, ce qu'ils avaient pris en horreur comme esclaves, ils aimaient mieux vivre des racines et des fruits abondans que la nature offre d'elle-même dans ces climats, que de reprendre, à titre de journaliers, la bêche et la houe qu'ils regardaient comme les signes de l'esclavage.

On envoya des forces imposantes dans les Antilles et dans la Guyanne française, pour protéger les blancs contre les sanglantes représailles que les esclaves de Saint-Domingue avaient exercées envers leurs maîtres.

Ces nouveaux citoyens, rendus trop brusquement à la condition d'hommes libres, n'avaient d'autre moyen de satisfaire ostensiblement leur longue haine, que celui de refuser aux blancs leur secours pour tirer des revenus

des terres qu'ils convoitaient en secret. Mais trop souvent des assassinats, des vols, dont on cherchait en vain à connaître les auteurs, montraient le danger de la situation de ces colonies, malheureuses par la liberté accordée aux nègres, après avoir offert l'affligeant tableau de l'abus du pouvoir absolu, atttribué au maître sur son esclave.

Les saisons pluvieuses amenèrent des famines. Il fallait acheter des vivres conservés pour cette saison. L'argent et les denrées manquaient aux affranchis; ils commencèrent à regretter la prévoyance de leurs propriétaires qui amassaient chaque année des provisions pour eux, qui donnaient un abri à leurs familles, la cassave [1] et des vêtemens pour les

[1] Le cassave est le pain du pays; on la prépare avec la farine d'une racine appelée manioc.

vieillards et les enfans. Ces avantages étaient, à la vérité, rudement compensés par des traitemens cruels; mais l'oisiveté à laquelle ils s'étaient adonnés leur apportait des maux plus cruels encore. L'égalité dont on leur avait parlé devenait illusoire pour eux mendians qu'ils étaient et, ne pouvant pas tendre la main à leurs anciens maîtres que leur paresse ruinait, ils ne surent bientôt plus que faire de la liberté qu'ils avaient accueillie avec une joie sauvage. On les vit rentrer peu à peu sous le joug, et lorsque le gouvernement rétablit l'ancien ordre de choses, les blancs se trouvaient déjà en possession d'une partie de leurs droits.

Mais il restait une classe d'hommes libres et propriétaires, qui, intéressés à la soumission des esclaves puisqu'ils en avaient à eux, perdaient cependant

des priviléges qui leur étaient chers, en rentrant sous le régime colonial. Les mulâtres, nés des blancs et des noirs, ne peuvent hériter que des biens qu'ils tiennent des noirs ou de leurs pères, mulâtres comme eux.

Jamais les opinions religieuses, les discussions politiques, les distinctions sociales, en prenant en Europe le plus haut rang pour le comparer au dernier, n'ont établi plus de séparation qu'il n'en existe entre le mulâtre et le blanc, le noir et le mulâtre; et, comme la fortune et l'éducation sont souvent égales entre les premiers, c'est une haine profonde que la haine que ces deux castes nourrissent l'une envers l'autre. On les voit cependant s'unir pour opprimer les nègres qu'ils tiennent à ferme et à bail pendant la durée d'une vie humaine. Hors de cet instinct, tout sépare les blancs de la

race mêlée. Dans les colonies, enfin, on s'inquiète peu des titres de noblesse, mais nul n'est admis parmi les blancs, si sa généalogie est entachée d'une seule alliance avec les gens de couleur.

Dépositaires de la force protectrice, les officiers, commandant les troupes de la république, étaient accueillis avec distinction dans les familles créoles, bien que les opinions républicaines ne s'accordassent pas de tous points avec l'aristocratie des nuances de la couleur.

L'un de ces officiers arriva à la Martinique, porteur de lettres de recommandation pour une des familles le plus en crédit dans la colonie par sa position ou par son orgueil.

« Les esclaves n'étaient pas encore rentrés dans l'obéissance; M. de Guerchais ne ressentit point pour eux cette

vive pitié qui saisit d'abord tout Européen lorsqu'il voit des hommes réduits à l'état d'asservissement et surtout d'ignorance dans lequel on retient à dessein les nègres. Il trouva même que le triste usage qu'ils faisaient de la liberté les en rendait en quelque sorte indignes.

Les créoles n'osaient pas se plaindre ; les décisions de la république n'admettaient pas d'appel ; des murmures pouvaient coûter la vie.

M. de Guerchais, qui avait entendu parler du luxe des colonies, de la bienveillante et généreuse hospitalité que ses habitans exerçaient, ne fut frappé que de la tristesse qui régnait partout, de l'air sauvage des libérés qui semblaient compter les forces réunies en faveur des blancs avec le désespoir de ne pouvoir les attaquer. Il se rangea donc naturellement du

côté véritablement opprimé. Cette opinion qu'il manifesta auprès de la famille Dolmer (celle à laquelle il était recommandé), lui mérita tout de suite un accueil plus empressé, l'affection et la confiance de tous les membres de cette famille.

M. Dolmer avait deux enfans, un fils de vingt ans, une fille de quelques années plus jeune. Le frère et la sœur souffraient, plus impatiemment encore que leur père, l'indépendance de leurs esclaves. Si elle continuait, une ruine inévitable en était la suite. Il fallait donc dissimuler, et leur colère et leur orgueil, afin que la bonne volonté leur rendît des bras pour cultiver leurs terres.

M. de Guerchais voyait en effet chaque jour ses nouveaux amis accueillir avec douceur les malheureux qui venaient redemander la cassave et la bê-

che, car ils étaient par fois las de leur vie vagabonde et misérable. Des vêtemens neufs remplaçaient aussitôt leurs haillons, des alimens ranimaient leur vie expirante, et souvent ils fuyaient encore après avoir abusé de la générosité intéressée de leurs anciens maîtres.

La prudence exigeait que les blancs ne s'éloignassent pas seuls des lieux habités. Le fils de M. Dolmer voulut un jour, malgré les représentations de son père, les prières de sa sœur, aller à la chasse.

M. de Guerchais, ayant inutilement joint ses instances aux leurs, offrit de l'accompagner. Ce secours devait être inutile au jeune créole. A peu de distance de la ville, dans un endroit couvert, alors qu'il marchait sans songer aux terreurs de ceux qu'il venait de quitter, une balle atteignit le jeune

homme et le tua sur-le-champ. M. de Guerchais courut sur les traces de l'assassin ; ses recherches furent vaines, aucun visage ne se présenta à lui dans les directions qu'il parcourut. Il revint auprès de son ami, espérant encore qu'il retrouverait en lui quelques symptômes d'existence ; mais il reconnut bientôt l'inutilité de ses soins, et reprit le chemin de la ville, afin de se procurer le seul secours désormais nécessaire, des bras pour transporter le corps inanimé de ce jeune homme, si plein de vie quelques instans auparavant.

Ce devoir rempli, il lui restait encore à prévenir M. Dolmer. A l'expression de ses traits, lorsqu'il arrive seul chez le malheureux père, les questions n'errèrent pas long-temps dans le vague. M. Dolmer et sa fille lurent toute la vérité dans les regards de ce-

lui qui revenait seul, long-temps avant l'heure fixée pour le retour. Mon fils! mon frère! s'écrièrent-ils tous deux, et le silence de M. de Guerchais confirma leur premier soupçon.

Le mystère qui accompagnait ce crime n'empêchait pas qu'on sût à quelle classe l'attribuer. C'était encore une vengeance des noirs; le caractère impérieux du fils de M. Dolmer, sa dureté envers les esclaves, avaient dû le désigner pour victime à l'espèce de tribunal secret qui décimait impunément les blancs. Il avait été impossible à M. de Guerchais de défendre son ami du coup qui était venu l'atteindre à ses côtés. Cette mort apportait une menace au père et à la sœur, et dans leur douleur, à laquelle se mêlait l'effroi, ils répétaient : Nous aussi à notre tour, ils nous atteindront!

Que ce soit bientôt, disait made-

moiselle Dolmer, j'aime mieux mourir que vivre dans un pays où la menace veille incessamment autour de nous.

M. de Guerchais, qui recueillait ces plaintes, n'osait pas offrir son appui à un vieillard, à une jeune fille, dans l'instant où il avait été le témoin impuissant du malheur de celui qu'ils pleuraient; mais il ne les quittait plus. Chaque jour, mêlant ses regrets à leurs regrets, il veillait sur eux avec une sollicitude inquiète. Il essayait de leur rendre la confiance par le partage des périls qu'ils pouvaient craindre, et ces périls s'étendaient sur tout. Le poison se mêlait si facilement à un breuvage désaltérant, aux mets servis sur la table, qu'il fallait à chaque instant se rappeler qu'on était abandonné à la merci de ceux qui vous servaient et intéresser leur cupidité à vous laisser vivre.

Cependant l'ordre arriva de faire rentrer les esclaves sous le joug. Mademoiselle Dolmer, plus effrayée encore de ce changement, suppliait son père de la conduire en France où le calme intérieur était du moins rétabli.

M. Dolmer ne voulait pas abandonner ainsi le soin de sa fortune. On rappelait M. de Guerchais. M. Dolmer lui offrit la main de sa fille redevenue riche, en le priant de la conduire avec lui loin des dangers qu'il redoutait pour elle. La position de mademoiselle Dolmer ne permettait pas à M. de Guerchais de consulter ses propres sentimens ; il pensa qu'un refus serait une mortelle injure pour le père et pour sa fille, bien que le caractère altier et l'absence de sensibilité qu'il avait remarqués dans mademoiselle Dolmer, l'eussent toujours éloigné de la pensée d'en faire sa com-

pagne; cédant à des considérations nouvelles, M. de Guerchais se persuada qu'il était de son devoir de dévouer sa vie à mademoiselle Dolmer; il sollicita, obtint son consentement, et partit bientôt avec elle pour la France.

Déjà, il lui sut intérieurement mauvais gré d'avoir pu si facilement abandonner son père au danger qu'elle fuyait dans l'intérêt de sa propre sûreté. Bientôt un second sujet de mécontentement se joignit à cette pensée.

A cette époque la société renaissait en France. On était sous le consulat. Il semblait qu'on ne vécût que pour des fêtes.

Les hommes, les femmes qui avaient le plus souffert dans les jours de la terreur, s'empressaient, avec la génération nouvelle, de prendre part à la

joie générale. Le luxe, long-temps banni, reparut avec plus d'éclat dans la parure et les ameublemens. Madame de Guerchais voulut rivaliser avec les jeunes femmes dont on citait la fortune. Compatriote de Josephine, la femme du consul, admise dans ses cercles particuliers, elle était recherchée et accueillie partout avec distinction.

Les revenus de son père avaient été considérables, mais quelques années de sagesse et d'économie devenaient nécessaires pour réparer les pertes récentes. M. de Guerchais le rappelait sans cesse à sa femme, sans pouvoir rien obtenir de l'ascendant des conseils. Mais lui-même n'avait apporté qu'une faible part de biens; la délicatesse l'empêchait de parler en maître. L'argent qu'envoyait M. Dolmer était toujours insuffisant, il fallait en de-

mander au-delà de ce qu'il avait promis. Sa fille faisait des dettes : il payait, mais en priant chaque fois son gendre de prendre enfin plus d'empire sur sa femme. Dans ses lettres à sa fille, M. Dolmer la conjurait de ne point oublier qu'elle pouvait perdre encore cette fortune qu'elle avait vue si prête à lui échapper. Toutes les observations échouèrent devant la ferme opposition de madame de Guerchais.

Voulez-vous, disait-elle à son mari que l'on me croie ruinée? le bruit s'en répandra bientôt, si je réduis ma toilette et l'état de ma maison. Pour moi, j'aime mieux encore quitter la France, que de m'exposer à perdre le rang que j'y ai pris. M. de Guerchais exigea alors l'exécution de cette dernière offre. Il donna sa démission, et annonça à sa femme qu'elle allait re-

joindre son père. L'autorité des blancs rétablie à la Martinique, madame de Guerchais n'avait aucun motif à opposer à la volonté de son mari, au désir que lui exprimait son père.

Mais ce premier acte de fermeté mit la désunion dans un ménage où l'harmonie n'avait été maintenue jusque là que par la condescendance de M. de Guerchais, aux exigences les plus folles.

M. Dolmer approuva son gendre, révéla à sa fille les sacrifices qu'il s'était imposés pour payer ses jours de plaisir; plusieurs années de revenu se trouvaient engagées; si l'on ne préférait l'alternative de vendre une partie des propriétés pour se libérer plus promptement. Ne voulant pas convenir de ses torts, madame de Guerchais chercha à les couvrir par un orgueilleux entêtement; tous les raisonnemens

échouaient devant cette manière de soutenir sa cause.

Pour se dédommager d'avoir quitté la France, elle reprit l'exercice despotique de ses droits sur ses esclaves. Ceux-ci, rentrés sous l'obéissance, inspirèrent de l'intérêt à M. de Guerchais; il cherchait à améliorer leur sort par de bons traitemens. Il essayait avec succès de parler à leur raison, pour les rendre meilleurs. Madame de Guerchais, résolut de faire de ce penchant le sujet de son opposition continuelle. Son aversion pour les esclaves, sa cruauté, elle prétendait les justifier par le souvenir de son frère; mais rien ne put, aux yeux de son mari, excuser ses horribles emportemens et les punitions cruelles qu'elle infligeait aux nègres.

Ce qui resserre les liens du mariage, la naissance d'un enfant vint encore

ajouter à la désunion de cette famille.

Madame de Guerchais voulut élever son fils sans jamais contredire une seule de ses volontés.

Il se montra de bonne heure cruel envers les femmes qui le soignaient et les jeunes nègres destinés à ses jeux.

Sa mère allait au-devant de toutes les leçons que son père essayait de lui donner.

M. Dolmer, faible pour son petit-fils, comme il l'avait été pour ses enfans, appuyait le système de sa fille; M. de Guerchais renonça alors à supporter une contradiction qui portait sur ses affections les plus chères, convaincu d'ailleurs que cette contradiction pouvait aigrir davantage le caractère de sa femme, et, par là, nuire au développement de son fils, il déclara qu'il allait quitter la Martinique, sans vouloir prendre aucune

part de la fortune de M. de Guerchais. Dans cette démarche il évita soigneusement toutes les apparences qui pouvaient nuire à la réputation de celle qui portait son nom, et il revint en France.

De cruels regrets devaient cependant suivre ce parti qui lui semblait alors dicté par la modération et là sagesse.

« Deux fois, » lui écrivit bientôt » après son départ M. Dolmer, » » deux fois je vous ai confié le sort » de mes enfans, et votre bras n'a » pas su les protéger. Ma fille m'est » enlevée, ainsi que son frère elle » meurt d'une mort violente.

» Vous la blâmiez de sa sévérité; » madame de Guerchais ne sentait » que trop qu'elle était environnée » d'ennemis. Une de ses femmes, pro- » fitant du moment où elle était ma-

» lade a mêlé du poison à une potion
» destinée à lui rendre le sommeil. Les
» secours ont été impuissans. La cou-
» pable du moins est dans les mains
» de la justice, ses interrogatoires
» prouvent qu'elle a conçu et exécuté
» seule son dessein.

» Il ne me reste plus au monde que
» votre cher Ferdinand. Si vous m'en-
» levez cet enfant, vous aurez porté
» le dernier coup à ma vieillesse. Que
» n'êtes-vous resté auprès de ma
» fille, vous auriez opposé sans doute
» votre volonté au châtiment, trop
» cruel peut-être, qu'elle avait infligé
» à l'esclave qui s'est vengée.

» Gardez-vous d'adresser aucun
» reproche à la mémoire de ma fille :
» son dernier tort est trop chèrement
» expié pour qu'il vous reste ce droit.
» Ne cherchez donc jamais à connaî-
» tre les détails de ce malheur. Votre

» fils se porte bien, notre climat con-
» vient à sa santé, laissez cet enfant
» près de moi, si vous ne voulez pas
» que cette dernière affliction, ajou-
» tée à celles qui ont accablé ma vie,
» la termine enfin.

» Dans l'intérêt de Ferdinand, et
» pour ne pas remettre à des mains
» étrangères la fortune que je lui
» destine, ne consentirez-vous pas à
» venir encore dans notre malheu-
» reux pays, à y vivre près de moi en
» donnant des soins à l'éducation de
» votre fils? »

M. de Guerchais éprouva une violente douleur à la réception de cette lettre; l'idée qu'il aurait pu défendre les jours de sa femme, semblait le rendre responsable de sa perte, et sans penser aux torts qui avaient eu un si funeste châtiment, il pleura

avec amertume sur la fatale destinée de cette jeune femme.

L'avenir de son fils l'occupa plus que jamais. Il consentit sans hésiter à se rendre aux prières de son beau-père, et ses affaires furent réglées en France comme s'il n'y devait plus revenir. Il partit pour la Martinique pénétré du regret d'avoir quitté ce pays, et s'attribuant intérieurement les douloureuses suites de sa séparation avec madame de Guerchais.

Pendant son séjour dans la colonie on ne l'avait jamais vu prendre part aux haines et aux préjugés créoles. Les hommes de couleur, lorsqu'il avait rencontré en eux des sentimens honorables, de l'instruction, lui avaient semblé ses égaux, il les traitait comme tels, aussi pouvait-il compter sur le dévouement du plus grand nombre. D'un autre côté cette

conduite lui avait attiré la malveillance cachée de tous les propriétaires blancs, si jaloux de leurs priviléges.

Sur le même navire, qui ramenait M. de Guerchais à la Martinique, se trouvait aussi un mulâtre dont l'extérieur ne révélait plus l'origine africaine.

Sa fille, douée d'une beauté remarquable, aurait également pu faire honneur au rang le plus élevé, par l'élégance de ses manières, et par son éducation brillante; un esprit à la fois cultivé et plein de naturel, une grâce modeste donnant du charme à ses moindres paroles, attiraient tous les hommages de ceux qui la voyaient, mais elle semblait rester inaccessible aux séductions de la vanité. Hélène ignorait qu'une tache fût imprimée sur sa naissance. M. Hernoux s'était empressé de la conduire toute jeune

en France, pour l'y faire élever, afin de la soustraire à l'humiliation qui l'attendait dans son pays natal.

Sans inquiétude pour l'avenir, elle jouissait d'un air de parfaite sécurité du sort qui lui était dévolu. Elle exprimait sans crainte et avec une noble franchise ses opinions opposées aux lois et aux usages créoles. Son père, moins communicatif, ne laissait jamais entrevoir ses idées personnelles sur ce sujet; mais il blâmait sa fille de fronder si ouvertement les lois du pays où elle allait arriver. Il comptait séjourner peu de temps dans la colonie, des intérêts pressans l'y appelaient contre son vœu, et quelle que soit sa manière de sentir, ajoutait M. Hernoux, il ne se mettait jamais en état d'hostilité contre un ordre de choses qu'il n'avait pas mission de changer.

Un voyage par mer est une merveil-

leuse épreuve pour connaître toutes les nuances d'un caractère. Les rapports journaliers de M. de Guerchais avec M. Hernoux et sa fille augmentèrent rapidement l'affection qu'il avait d'abord ressentie pour tous deux. A ses prévenances cependant M. Hernoux opposait la plus froide politesse; mais aussitôt qu'il crut s'apercevoir que M. de Guerchais, touché des qualités précieuses qu'il avait su découvrir dans Hélène, semblait chercher à faire partager à la jeune fille, l'intérêt qu'elle lui inspirait, il s'empressa de l'instruire de sa véritable position, tout en prescrivant à son honneur un inviolable secret sur cette confidence.

Hélène, lui dit-il, ne doit pas souffrir du dévouement qui l'a conduite à m'accompagner. Personne, excepté vous, monsieur, ne recevra de moi

une si haute preuve d'estime et de confiance. Mon origine est peu connue, j'habite la France depuis longtemps ; né à Saint-Domingue, nos rapports avec ce pays ont été rompus par l'émancipation de la colonie ; j'ai donc tout lieu de croire que nul ne pourra rien savoir sur moi à la Martinique, où je ne suis jamais venu. Des affaires d'intérêt m'y appellent, mon vœu intérieur me repousserait loin de ce lieu, mais je dois aller recueillir les débris de la fortune de ma fille. La perte définitive de Saint-Domingue ne me laisse d'autre ressource que des créances, auxquelles j'attachais peu de prix autrefois. C'était alors la plus faible partie de mes biens; à présent je ne possède rien au-delà. Ces recouvremens ne pouvaient donc pas être confiés à des agens peu soucieux de mes intérêts.

Je compte établir ma fille en France; celui qui l'épousera connaîtra comme vous sa famille; si le malheur de notre race trouve grâce à ses yeux, je remettrai volontiers à sa générosité la destinée de mon unique enfant. Mais cet homme-là ne devra conserver aucune relation d'intérêt ou de famille avec les colonies. Vous voyez donc, monsieur, que bien loin de réclamer aucune explication de votre part, je repousse jusqu'à l'idée d'exiger le sacrifice de vos opinions à une inclination irréfléchie, et si je me suis hâté de penser que vous ayez jeté les yeux sur Hélène, du moins restai-je assuré que ma confiance en vous n'est point une illusion. J'en attends la garantie dans le soin que vous mettrez à vous éloigner de nous.

Pendant que M. de Guerchais admirait la noble fermeté du père d'Hé-

lène, la jeune fille, à quelques pas de là, implorait avec la plus touchante bonté la grâce d'un matelot condamné à être mis aux fers pour une faute de discipline. Avant de répondre au père d'Hélène, M. de Guerchais s'arrêta pour écouter les accens de la jeune fille.

Jeune homme reprit M. Hernoux ne vous laissez pas prendre aux séductions du cœur, la raison les désenchante cruellement. Il ne dépendrait pas de vous, d'après la position que vous occupez dans le monde, de rendre ma fille heureuse si je vous la confiais. Que tout soit donc fini entre nous.

Cependant la prière d'Hélène avait vaincu la rigidité du vieux capitaine, et de sa voix rude qu'il cherchait en vain à rendre plus douce, il se plaignait, à la vérité en termes trop éner-

giques, qu'il ne fût pas possible de maintenir la discipline à son bord lorsqu'il avait pour passagers de jeunes dames aussi jolies et aussi bonnes que mademoiselle Hélène. Et elle, confuse de cet éloge, heureuse du bien qu'elle venait faire ne savait où porter ses yeux pour se dérober à l'attention qui dans ce moment était portée sur elle de tous les points du navire.

Sur l'avant les matelots félicitaient leur camarade de lui devoir sa grâce, et près d'elle sur la partie réservée aux passagers et aux officiers du bord, on entourait Hélène avec respect, on la plaisantait doucement d'avoir fléchi l'inflexibilité si connue du commandant. Elle pensa que son père, plus juste appréciateur d'une action simple, viendrait au secours de sa timidité; mais la conversation qu'il ve-

nait d'avoir avec M. de Guerchais, agitait trop douloureusement son esprit pour qu'il pût regarder sa fille sans émotion : pauvre Hélène, lui dit-il, en s'avançant vers elle, viens, la flatterie ni l'orgueil ne t'attein-dront pas auprès de moi.

— L'orgueil, répondit M. de Guerchais, qui pourrait en avoir si ce n'est vous, monsieur....

— Un signe de M. Hernoux lui imposa silence. Il s'éloignait avec sa fille.

Les aveux que M. de Guerchais venait d'entendre le firent long-temps réfléchir sur le parti auquel il devait se résoudre.

Un premier mariage, contracté sans inclination, ne l'avait pas rendu heureux. Ses malheurs, ceux de sa femme, venaient des mêmes opinions qui de-

vaient le séparer d'Hélène. Mais lui, élevé en France, lui ennemi des distinctions qui n'étaient pas basées sur le mérite personnel, devait-il céder à des principes injustes et ne lui était-il pas bien permis, au contraire, de consulter cette fois ses affections pour s'unir à la femme qui méritait toute son estime?

Si M. de Guerchais n'avait pas eu d'enfant, il aurait sans doute pu parler et agir ainsi, dit M. Bartholin en posant le livre. Roger vit avec surprise que son père venait de lui lire des feuilles écrites à la main. Mais il ne communiqua pas sa remarque. »

Il faut, continua M. Bartholin, être dégagé de tout lien personnel pour avoir le droit de disposer de soi sans aucun égard pour les suites de sa détermination. C'est aujourd'hui ma façon de penser, elle est le fruit

d'une cruelle expérience, retenez bien ceci, mon fils : un homme ne doit pas mettre son orgueil à braver un danger contre lequel la valeur personnelle ne peut rien.

Roger voulut parler... Écoutez-moi encore lui dit M. Bartholin.

M. de Guerchais s'était engagé à rester auprès de son beau-père ; cette promesse liait son avenir. Il eut le tort de l'oublier et de vouloir concilier deux intérêts incompatibles. Son mariage avec Hélène a fait le malheur de deux familles.

— Il l'a donc épousée? demanda Roger.

— Oui, mon fils; M. Hernoux, malgré toutes les raisons qu'il conservait de s'opposer à ce mariage s'est rendu au vœu de sa fille. M. de Guerchais lui parut digne de sa confiance. Hélène

se maria sans connaître l'obstacle qui avait retardé le consentement de son père. M. Hernoux céda aux instantes prières de son gendre en n'exposant pas sa fille à lutter de générosité avec celui qui mettait son bonheur à la protéger sans l'enchaîner par la reconnaissance. Par une incroyable fatalité les meilleures intentions de M. de Guerchais ont causé le malheur de tout ce qui s'est attaché à lui.

— J'aimerais à vous entendre lire encore, mon père, interrompit Roger; cette histoire m'intéressait tant.

— Et moi, reprit avec un accent ému M. Bartholin, j'aime à en abréger les détails, ils me rappellent de trop pénibles souvenirs.

En même temps qu'il parlait il attira Roger vers lui et le pressa dans ses bras. Demain, lui dit-il, nous achè-

verons cette histoire. Aujourd'hui j'ai besoin d'être seul. Allez, mon fils.

Roger embrassa son père et se retira en silence.

—

IV

Toute trace d'agitation avait disparu sur son visage lorsque le lendemain M. Bartholin recommença la lecture.

J'ai quelquefois le tort, dit-il, de juger les actions d'après leur résultat.

Il serait peut-être plus juste de les considérer en rapport avec leurs motifs.

« Ceux qui déterminèrent M. de Guerchais à son second mariage avaient une source élevée. Il estimait le père d'Hélène, il se sentit heureux de protéger sa fille contre les dangers qui la menaçaient. Les soins qu'il attendait de sa raison pour réparer le tort qu'une indulgence exagérée avait faite au caractère de son fils achevaient de donner à ce projet toutes les apparences d'une sage résolution.

Aussitôt qu'ils furent arrivés dans la colonie le projet de leur mariage ne tarda pas à se répandre. M. Dolmer se montra blessé de voir son gendre accorder si peu de temps, aux regrets qu'il devait à sa fille.

Les pleurs d'un père ne tarissent pas en quelques mois, dit-il un jour

à M. de Guerchais; mais après ces mots il ne laissa plus échapper aucun reproche, la crainte qu'on lui enlevât son petit-fils l'empêcha de livrer passage à son ressentiment. Il rechercha même bientôt avec soin les occasions de se concilier la bienveillance de M. Hernoux et de sa fille.

Le petit Ferdinand fut amené chaque jour auprès d'Hélène. M. de Guerchais s'attachait, ainsi que sa jeune fiancée, à rendre plus douce son humeur hautaine, à calmer ses emportemens.

Les leçons, les caresses lui étaient prodiguées, mais ces soins, combattus par l'excessive faiblesse de M. Dolmer et des habitudes déjà enracinées, restaient sans effet.

Enfin, vint le jour qui donna à Hélène les droits d'une mère sur Ferdinand. Elle le reçut des mains de son

mari et sa bonté naturelle sut captiver encore l'affection de M. Dolmer. La maison de la jeune femme semblait être devenue la sienne.

Il trouvait un charme jusque-là inconnu à passer des journées entières dans cet intérieur paisible, rappelant si peu le trouble et les emportemens qu'il avait toujours vus chez lui, ou le deuil qui succéda à ces jours de tourmens.

M. Hernoux employait toute son activité à presser les rentrées de fonds qui devaient assurer la fortune de sa fille; mais les délais sollicités par les débiteurs reculaient indéfiniment le terme de son voyage.

Il était d'ailleurs assez difficile de parler sérieusement; de retour en France on ne pouvait pas quitter Ferdinand. Il devenait presqu'aussi impossible de l'enlever à son grand-père.

Ferdinand semblait avoir hérité du despotisme de sa mère envers les esclaves et de son mépris pour tous ceux qui n'appartenaient pas à la classe blanche.

M. Hernoux n'avait pas d'abord attaché une grande importance aux opinions d'un enfant, il espérait que les soins de sa fille corrigeraient son orgueil. Après un examen plus attentif de ses défauts, M. de Guerchais et son beau-père sentirent que les racines en étaient profondes. La seule Hélène, persévérante dans la tâche qu'elle s'était imposée, assurait, avec son inaltérable douceur, qu'elle attendait tout du développement de sa raison.

Avant que cette espérance fût le moins du monde justifiée, madame de Guerchois eut un fils. Ce bonheur qu'elle sentit vivement ne diminua en

rien sa sollicitude pour Ferdinand.

Autour d'elle ses esclaves, soumis à un service régulier, la servaient avec affection. Ses goûts l'auraient éloignée de toute relation extérieure ; mais dans un pays dont les habitudes sont essentiellement sociables, elle avait dû éviter de montrer un goût trop prononcé pour la retraite.

Madame de Guerchais fut accueillie partout avec empressement. Elle reçut à son tour la meilleure société de la ville de Saint-Pierre.

Tout-à-coup on cessa de venir chez elle, et lorsqu'après la naissance de son fils l'époque de recevoir ses visites de félicitations fût arrivée, madame de Guerchais remarqua avec étonnement que personne n'avait rempli ce devoir à son égard.

Son mari et son père en reçurent l'explication par M. Dolmer. On avait

appris que M. Hernoux venait de Saint-Domingue, que sa famille était alliée à celle de Pétion si fameux dans les annales de la révolution d'Haïti. Un cri d'horreur s'était élevé contre lui et contre M. de Guerchais. Leurs actions les plus simples, les plus louables, furent envenimées. M. Hernoux venait, disait-on, soudoyer la révolte dans la colonie. C'était par un mensonge qu'il s'était introduit dans la société créole, et que sa fille s'était unie à un blanc.

Madame de Guerchais ne s'étonna pas de cet abandon. Elle accepta comme vraies toutes les explications qu'on lui donna. Cependant elle était impatiente au fond de jouir de son titre de mère en montrant son nouveau né à tous les regards. Aussitôt qu'elle fut remise des souffrances que les premiers soins de la maternité cau-

sent toujours, elle voulut se rendre à l'église pour remercier Dieu de lui avoir accordé un bonheur si doux au cœur d'une jeune femme; d'un pas encore mal assuré, elle va se placer à l'endroit où elle priait chaque dimanche. La chaise qui portait son nom a disparu. Ses regards la cherchent, et il lui fut facile de la reconnaître de loin à sa riche garniture de velours, au milieu des chaises plus simples réservées aux gens de couleur auxquels on avait assigné une place particulière à l'église, ainsi que dans tous les endroits publics.

Madame de Guerchais fit signe à l'esclave qui la suivait d'aller reprendre sa chaise et de la lui apporter. Puis elle se mit en prière. Après les premiers instans de recueillement, ses yeux sont frappés par la découverte de nouveaux caractères écrits sous son

nom. Elle lit : « La fille du Mulâtre; l'alliée de Pétion.» Ces mots font refluer tout son sang vers le cœur. Sa vue se trouble. Maintenant elle a compris le motif de son isolement, et le douloureux embarras que ses questions répétées devaient causer à son mari et à son père.

Ces mots lui expliquent pourquoi tous deux la regardent si tristement, alors qu'elle leur redit sans cesse combien elle est heureuse. Cherchant un refuge devant Dieu, elle veut s'humilier dans la prière; mais ce malheur si inattendu, si accablant, qui frappe tout ce qui lui est cher, la laisse sans force. Chaque réflexion qui survient augmente ses angoisses et le fardeau de la honte.

Elle supporterait cette honte avec joie si elle l'accablait seule; mais son père en est atteint, et son mariage l'a

étendue sur son mari et sur l'enfant qui faisait encore sa joie, lorsqu'elle est entrée dans l'église. Et maintenant tout le bonheur est détruit dans son âme; sa douleur devint si vive, si pénétrante, que, succombant à ses atteintes, elle tombe sur la pierre et reste quelques instans privée du sentiment de l'existence.

Pauvre maîtresse, dit l'esclave qui la suivait, et dont les soins la rappelèrent à elle, les blancs sont-ils venus vous chercher jusques dans la maison du bon Dieu?

Les paroles de cette femme lui rendirent toute l'horreur de sa situation. Ainsi, pensa-t-elle, ma cause est désormais la leur. La pitié que j'avais pour elle, une esclave a le droit de me la rendre. Et triste, accablée, elle sortit de l'église. Des regards curieux l'attendaient au dehors. La dignité

qui accompagnait son air de souffrance fit taire les paroles blessantes prêtes à s'échapper. Une force surnaturelle lui revint tout à coup lorsqu'elle se trouva en présence de ceux qui la persécutaient ; elle sentit qu'il lui restait encore de justes motifs de conserver son estime personnelle, quand même sa naissance la placerait au dernier rang.

M. Hernoux épiait le retour de sa fille ; une crainte vague lui faisait pressentir quelqu'accident. Il reçut les premiers élans de la douleur d'Hélène; près de lui, elle ne chercha pas à se contraindre.

Quittons ce malheureux pays, disait-elle ; et si mon mari ignore qui nous sommes, qu'il l'apprenne de vous, mon père, et s'il l'exigeait, nous partirions sans lui.

M. Hernoux instruisit alors sa fille des circonstances qui avaient précédé

son mariage. M. de Guerchais était parfaitement instruit de tout ce qui intéressait Hélene avant de l'épouser. Et sans la guerre, ajouta-t-il (car alors toute l'Europe était en armes), nous aurions abandonné depuis long-temps cette terre qui nous rejette. Mais la traversée serait bien périlleuse pour une femme et des enfans.

Tandis que M. Hernoux parlait encore, M. de Guerchais entra. Il joignit l'expression de sa tendresse aux consolantes paroles que son beau-père adressait à sa fille. Hélène chercha plutôt à cacher son chagrin qu'elle ne put parvenir à le vaincre. M. Dolmer s'éloigna à son tour de sa société malgré l'affection qui l'y appelait intérieurement. Hélène, se soumettant à l'opinion, l'excusa d'en agir ainsi, et continua toujours à envoyer Ferdinand auprès de lui. Il revenait de là, plus

orgueilleux, plus despote que jamais; bientôt même, il devint facile de voir que cet enfant était encouragé à manquer de respect à sa belle-mère, à montrer le plus grand mépris pour son frère.

Un jour, sous prétexte de chercher à l'endormir, il lui chanta un air créole, sur lequel on avait mis des paroles insultantes pour M. Hernoux. Tout événement, un peu remarquable dans la colonie, devient un sujet de poésie pour les nègres. Leur langage cadencé, leur musique simple, se prêtent facilement à cette forme primitive du langage humain.

Pour de semblables méchancetés, Ferdinand choisissait toujours l'instant où son père était éloigné. Mais cette fois, trompé dans sa ruse, il fut entendu, et M. de Guerchais, saisi d'indignation contre son fils, arriva subitement au-

près de lui, le geste et le regard animés par la colère. Madame de Guerchais se mit entre Ferdinand et son mari. Voulez-vous, lui dit-elle, rendre un enfant responsable des actes qu'on lui dicte? Mais Ferdinand, s'arrachant du bras protecteur de sa belle-mère, répondit à M. de Guerchais qu'il fallait le laisser pour toujours auprès de son grand-père, parce qu'on ne l'appellerait bientôt plus un petit blanc s'il restait encore dans la maison d'une femme de couleur.

A cette dernière insulte, la colère expira dans le cœur de M. de Guerchais; une affliction profonde la remplaça; tant d'ingratitude, jointe à une si audacieuse révolte, brisèrent les liens qui l'attachaient à cet enfant, il lui fit signe de s'éloigner.

— Oh oui ! laissez-le partir, dit madame de Guerchais; à mon tour, moi

non plus, je ne souhaite pas de le garder. Pauvre Ferdinand, ajouta-t-elle, quels sont donc les ennemis de ton enfance qui t'emploient auprès de moi comme l'instrument de leurs persécutions? Un jour tu me rendras justice, et tu leur reprocheras d'avoir vicié ton cœur.

Bientôt les attaques prirent un caractère plus alarmant. M. Hernoux fut informé que les créoles étaient parvenus à le rendre suspect. On parlait même de l'arrêter. Cédant aux instances de sa fille, il partit sur un navire américain. M. de Guerchais resta chargé de terminer ses affaires. La mauvaise volonté des créanciers, autorisée par l'opinion, devait rendre les procès interminables une fois qu'ils seraient commencés. M. Dolmer offrit son entremise pour faciliter les rentrées de fonds. Son gendre accepta ses of-

fres, et se hâta de partir avec sa femme et son fils, emportant de sa fortune la faible partie qu'il put alors réaliser.

Malgré les risques de la guerre, il rejoignit son beau-frère à Philadelphie, sans que le navire eût fait aucune fâcheuse rencontre.

Ferdinand est resté jusqu'à ce jour auprès de M. Dolmer. Son avenir sera-t-il heureux? j'ose encore en douter, bien que le malheur ait toujours poursuivi la famille de M. Hernoux. A peine eut-elle touché le sol hospitalier de l'Amérique, lorsqu'elle se trouvait en parfaite sécurité contre les attaques des hommes, une épidémie dévastatrice vint fondre sur la ville où cette famille avait établi sa résidence temporaire. M. Hernoux succomba le premier. Le même fléau termina les jours de sa fille. M. de Guerchais

resta seul avec son fils. Bientôt il obtint un sauf-conduit pour rentrer dans sa patrie. Lorsqu'il revint, la paix générale venait d'être conclue ; mais les étrangers étaient encore en France. Il s'éloigna des lieux où il pouvait les rencontrer. Les fonds qu'il avait sauvés lui servirent à acheter une terre ; et là, retiré avec son fils, uniquement occupé du soin de son bonheur, il chercha à étouffer le souvenir de ses propres chagrins pour ne pas attrister l'enfant qui était confié à sa seule tendresse. »

Roger, vous le savez déjà, reprit M. Bartholin dont les paroles étaient devenues brèves et entrecoupées à la fin de ce récit, vous venez d'entendre l'histoire de votre père, la vôtre et celle de votre malheureuse mère...

Les larmes de Roger coulaient en abondance sur les mains de son père,

avant que celui-ci n'eut prononcé ces derniers mots. Alors se laissant tomber à genoux, sa tête vint s'appuyer contre la poitrine de M. Bartholin ; il en ressentit les mouvemens convulsifs causés par l'effort imposé à l'expression de ses regrets, trop long-temps contenu.

Il ne parlait plus, de muettes étreintes rapprochaient toujours Roger davantage de lui, une communication secrète entre leurs pensées promettait au père un avenir de bonheur, de dévouement dans son fils, et disait à Roger, qu'après tant de liens brisés, il restait encore une affection toute puissante dans le cœur de son père.

Mais revenant bientôt à sa situation présente, M. Bartholin fit entendre à son fils des paroles empreintes de l'accent d'une courageuse résignation.

Vous voyez, dit-il à Roger, combien j'ai besoin que des dédommagemens, venant de vous, effacent le souvenir de tout ce que j'ai souffert. J'ai attendu pour vous instruire de votre position que vous pussiez bien la comprendre et vous élever par votre propre courage au-dessus des accidens qui n'ont pas dépendu de votre volonté.

Séparé de mon fils aîné et de la famille de sa mère, j'ai voulu quitter jusqu'au nom que je portais autrefois (celui de Guerchais), pour vous laisser le nom de Bartholin, qui est aussi le nôtre, mais que votre frère ne prendra pas.

Vous êtes bien jeune, mon fils, vous n'avez encore offensé personne volontairement, cependant vous avez des ennemis ; j'emploie tous les efforts de la persévérance à vous rendre in-

dépendant de leur inimitié, à prévenir surtout la nécessité de retourner dans un pays où nous aurions beaucoup à souffrir. Puissé-je arriver à ce résultat !

Un jour viendra, je n'en doute pas non plus, où votre conduite vous vengera plus noblement encore que ma tendresse ne peut le faire, en montrant dans mon enfant de prédilection un homme vertueux, digne, sous tous les rapports, des sentimens que j'ai concentrés sur lui.

Votre frère méconnaît encore l'autorité paternelle, il s'est ligué avec vos ennemis. J'ai voulu vous élever loin des passions haineuses qui étouffent tout germe de bonté dans l'âme d'un enfant. L'exemple de votre frère me l'avait trop prouvé. Je me suis dévoué à vous, mon cher Roger, j'attends de vous seul la récompense de ma conduite.

Ne vous plaignez pas de votre destinée, quelque peine que vous éprouviez à l'occasion de ce que vous venez d'apprendre. J'assurerai votre avenir; vous vivrez dans ce pays, je l'espère, à l'abri des discussions de famille. Si des événemens imprévus m'appelaient encore dans les Colonies, vous pourriez rester auprès de nos amis.

— Moi, vous quitter, interrompit Roger, n'en ayez jamais la volonté, mon père. Promettez-moi que je vous suivrai partout, même à la Martinique, si vous étiez contraint d'y aller. Qui sait ce que le temps a pu apporter de changement dans les dispositions de mon frère ?

—Mon vœu est de rester toujours ici, dit M. Bartholin. Mais lorsque votre âge l'exigera, je ne me refuserai pas à vous accorder quelques années pour connaître le monde, et s'il vous

faut un guide je vous en servirai.

— Ne verrai-je jamais mon frère ? demanda timidement Roger.

— J'oublierais volontiers les torts d'un enfant, répondit M. Bartholin, si les actions de sa jeunesse les désavouaient; mais il est pour le moment confié aux soins de son grand-père. Lorsque ce protecteur lui manquera, je veillerai plus immédiatement sur lui.

— Quel âge a-t-il? reprit encore Roger.

— Trois ans de plus que vous : il va avoir seize ans ! Cette réflexion rappela M. Bartholin à des idées si pénibles, que Roger, craignant d'exciter ses regrets par de nouvelles questions, resta silencieux à ses côtés jusqu'à l'heure de la promenade.

Alors, par son enjouement et ses

caresses, il parvint a rappeler la sérénité sur le front de son père , et à le distraire de ses douloureuses rêveries.

V

Les relations récentes de Roger avec Gustave prirent bientôt le caractère d'une véritable amitié. Tous deux, à peu près du même âge, se voyant souvent, partageant les mêmes jeux, mettant en commun leurs pro-

jets d'un jour, avaient encore, sans qu'ils s'en fussent rendu compte, des rapports de caractère qui devaient rendre leur affection durable.

Gustave disait toujours à Roger qu'il serait son frère. Quoi qu'en pense Louise, répétait-il, tu te marieras avec elle afin que nous ne fassions plus qu'une seule famille. Mais avant ce temps-là, que de voyages nous ferons! Demande à ton père qu'il te laisse prendre la même carrière que moi. La marine est ce qu'il y a de plus beau dans le monde; on commande aux hommes, on lutte contre la tempête; on porte un uniforme, on se bat même en temps de paix, car il y a toujours des pirates.

Et puis quel bonheur de revoir sa mère après avoir mérité quelque distinction! ne peut-on pas risquer sa vie pour cela?

Roger, moins enthousiaste de l'habit et du poignard de l'aspirant, sentait cependant un aussi ardent désir de se livrer à des expéditions lointaines; mais il aimait surtout les voyages de découvertes, et l'indépendance aventureuse, de préférence à l'assujétissement de la discipline militaire. Tous deux prononçaient avec connaissance de cause dans leurs discussions. Roger lisait autant de voyages qu'il pouvait s'en procurer; et les fréquens séjours que Gustave et lui faisaient dans un port maritime, situé à peu de distance de la maison de leurs parens, les visites qu'ils rendaient alors avec eux à bord des vaisseaux de guerre, les avaient fort bien instruits de tous les détails de la marine.

— Il y a trop loin du rang d'enseigne à celui de capitaine de vaisseau,

disait Roger : en temps de paix on n'y arrive jamais.

— Bah! répondait Gustave, en attendant, on porte un uniforme (c'était là sa première ambition), et dans le service qu'on remplit, on a toujours quelques hommes à commander. Je ne puis pas voir partir un navire sans envier le sort du dernier mousse.

— Dieu te préserve d'être à sa place pour un seul jour, mon cher Gustave. Un mousse est l'être le plus malheureux du monde. Ce que je redouterais le plus, moi, dans un état quelconque, ce serait la subordination envers des gens qui, à part le grade, ne verraient pas en moi leur égal.

— Tu es fier comme un créole, toi, reprenait Gustave ; car tout le monde savait que Roger était né aux Antilles. M. Bartholin ne parlait pas de sa vie passée; mais il n'avait pris d'autre

précaution que son changement de nom contre les renseignemens que la curiosité pouvait réunir sur lui. Il n'avait ajouté non plus aucun appel à la discrétion de Roger, après la confidence qu'il lui avait faite. Aussi, lorsque Gustave questionna son ami sur les motifs de la préoccupation dont il paraissait accablé, Roger ne tarda pas à céder aux instances d'une tendre affection, et les secrets qui l'oppressaient s'épanchèrent dans le cœur de Gustave.

Ces deux enfans, élevés en France, étaient bien éloignés, jusque-là, de comprendre les distinctions que les nuances de la couleur établissaient dans quelques pays. Ils ne connaissaient d'autres distances que celles de l'ignorance et de l'éducation, de la noblesse ou de la roture, de la pauvreté et de la richesse, ces deux dernières

encore n'excluaient-elles pas dans leur esprit des rapports de société et d'affection. Mais déjà Roger, mieux instruit par le récit de son père, en déposant son secret dans le sein de l'amitié, semblait honteux et accablé comme il l'eût été de l'aveu d'un tort flétrissant. Cependant depuis long-temps aucune trace de cette naissance ne restait plus dans sa famille. Comme sa mère, Roger avait les traits fins et réguliers, ses cheveux noirs étaient doux et brillans et sa peau à peine aussi brune que celle des habitans du midi de la France.

Il faut bien, disait Roger, que ce soit une ineffaçable honte que la mienne, puisque les plus nobles qualités n'ont pu faire trouver grâce à ma pauvre mère devant l'opinion d'un pays où, sans avoir jamais nui à personne, elle avait d'ailleurs répandu de nombreux bienfaits.

Pour Gustave, il reçut une impression toute contraire de cet aveu. Son camarade lui en devint plus cher. Il voyait en lui une victime d'injustes persécutions, bien que Roger n'eût encore rien souffert personnellement des ennemis de sa famille. Gustave parlait d'aller chercher querelle à ce frère qu'il ne connaissait pas; puis il ajoutait avec enthousiasme : Eh bien! tu seras mon frère comme toujours, plus encore que tu ne l'as jamais été, et quand je prendrai un rang parmi les officiers de marine, j'irai dans ton pays, sans doute; je parlerai de toi. Je dirai qu'en France tu es aimé honoré, car tu le seras. Mais voyons, il faut aspirer toi aussi à quelque poste élevé, tes facultés te le permettent, Roger, tu leur montreras un jour qu'ici, où nous valons bien les créoles, tu es l'égal de tous.

— Oh ! oui, répondit Roger, entraîné par la chaleur du discours de Gustave. Tu as raison, je dois vaincre ma mauvaise destinée par le courage. Lorsque mes projets seront formés, je te les confierai, nous les discuterons ensemble.

Pour tous les maux de la vie, il est une force toute puissante qui vient d'en haut ; elle console et soutient la faiblesse humaine dans l'adversité. Sans arrêter les efforts du courage, elle en modère l'imprudence, en montrant la volonté divine au-dessus des faits accomplis dans notre sphère.

Ici je me permettrai une digression tout à fait étrangère au sujet, mais que ces réflexions amènent trop vivement à ma pensée pour que je la laisse échapper. Le mot d'une enfant que je vais rapporter, je l'ai entendu dans un moment de péril, et j'en

ai gardé une ineffaçable impression.

C'était en mer par une soirée sombre et dans la latitude des Açores. Un navire fin voilier, courait sur le nôtre depuis le matin. A sa manœuvre on jugea que c'était un corsaire. Nos moyens de défense étaient nuls pour le combattre, et toutes voiles déployées étaient insuffisantes pour échapper à sa poursuite. Nos passagers se montrèrent, il faut l'avouer, très peu belliqueux, à une exception près.

C'est vraiment pitié de voir certaines gens en présence du danger. La peur développe singulièrement l'égoïsme partout où l'égoïsme s'est établi. Mais cette digression deviendrait une longue histoire, si je racontais cette journée d'anxiété et de bizarres révélations de caractères.

Notre capitaine et ses sous ordre

faisaient bonne contenance. Le prétendu corsaire approchait toujours davantage notre très-inoffensif brick, sur lequel nous étions plusieurs femmes et des enfans. Une jeune mère pressait déjà dans ses bras de pauvres petits êtres bien jeunes, insoucieux du danger, tandis qu'elle les regardait comme dévoués à une mort certaine. Son mari voulait à lui seul les défendre. Moi je bénissais le sort d'être exposée au péril loin de tous ceux qui me sont chers : cette pensée me donnait un courage assez calme. Une esclave qui ne voyait là qu'une chance pour changer de maître demandait au ciel que tout fût bientôt décidé ; enfin une jeune fille de douze ans, comme moi isolée, mais sentant le besoin des appuis qui lui manquaient, se jeta à genoux, et s'écria avec la plus touchante ferveur.

« Mon Dieu envoyez-moi la résignation. » A cet accent de détresse, je me sentis saisie pour elle de la plus vive pitié. Je pensai à ma fille aînée, du même âge qu'elle alors, et pénétrée de ce que l'abandon ajoutait d'angoisse dans l'âme d'une si jeune créature, je vins vers elle et je ne songeai plus à ma propre situation, tant la sienne me parut digne d'intérêt.

Quelques minutes après, nos craintes furent dissipées. Le corsaire était un navire portugais armé contre les partisans de la princesse Dona Maria, pour laquelle son père réclame aujourd'hui le trône de Portugal.

Mais de long-temps et de toute ma vie, je pense, le souvenir de la prière de cette jeune fille ne s'effacera en moi. Pour chaque malheur c'est le mot qui me revient : « Mon Dieu, envoyez-nous la résignation ! »

Roger ne la demanda pas inutilement dans ses prières. Elle descendit en son cœur, non sous la forme de la faiblesse, mais forte, généreuse, et comme un nouvel encouragement pour remplir les devoirs qui lui étaient imposés. Toutes ses pensées furent concentrées sur le même sujet, il parvint à accepter la destinée qu'il ne pouvait pas rejeter et finit même par s'y accoutumer, trouvant dans son propre cœur le moyen de l'ennoblir.

Bien loin qu'il souhaitât de rester inconnu à ceux qui le haïssaient, il n'aspirait plus qu'à aller dans son propre pays, assuré qu'il était de mériter l'estime de ceux qui repoussaient en lui un parent ou un frère.

L'état des esclaves excitait son plus vif intérêt, il voulait travailler à rendre leur sort plus doux; il irait, disait-il à Gustave, leur faire entendre le lan-

gage de la raison, les instruire, afin de les rendre meilleurs ; quand j'aurai assez fait pour obtenir un rang honorable dans le monde, je reviendrai trouver ton père ; et si tes parens consentent à me recevoir comme un fils, que Louise ne soit pas mariée, nous demeurerons tous ensemble.

— Quel dommage que tu n'aies pas une sœur, répondait Gustave, tant leurs projets d'enfans prenaient de réalité pour eux, tandis qu'ils les exprimaient. Heureux âge ! heureux aussi les instans de la vie où les projets se placent au-devant de la réalité. Et ceux de nos deux jeunes amis n'étaient pas de nature à leur causer plus tard le regret de les avoir formés.

—

VI

Lorsqu'il n'y eut plus de secret entre eux, les rapports de M. Bartholin et de son fils changèrent tout-à-fait.

Roger trouva dans son père un ami rempli d'indulgence, dont le sourire

encourageait les épanchemens et l'expression assez rare de la gaîté de son âge.

Les rapports établis avec la famille de Marhul devinrent aussi toujours plus affectueux. M. Bartholin avait besoin de trouver un ami fidèle, d'une probité éprouvée, auquel il voulait confier un dépôt important. Aussitôt qu'il connut M. de Marhul, toute incertitude cessa au sujet de ce choix.

Un premier chagrin vint bientôt atteindre Roger, ce fut le départ de Gustave. Jamais il n'avait été si heureux que depuis leur liaison. Son absence rendit Roger à son premier genre de vie et le lui fit paraître d'autant plus triste qu'il avait trouvé plus de charme à le rompre.

On l'accueillait toujours aussi bien chez madame de Marhul, mais il y allait moins, n'y trouvant plus que

Louise et ses amies. Se mêlait-il à leurs jeux, de sa part c'était un acte de complaisance. L'âge de Roger, ses goûts sérieux n'admettaient pas d'autres relations entre un écolier de quatorze ans et de très-jeunes petites filles.

Roger s'entendait fort bien à fixer une balançoire, à raccommoder les jouets brisés; aussi jouissait-il d'une haute considération auprès de Louise et de ses amies.

Depuis que Roger était séparé de Gustave, la pensée de son frère le préoccupait plus vivement. Ce qu'il avait appris de ses premières années ne parvenait pas à désenchanter l'avenir d'affection qu'il se plaisait à attendre d'un tel lien. Revoir ce frère, le réconcilier avec son père, occupait souvent son esprit. Mais arrêté par la réserve de M. Bartholin, il n'osait pas lui parler sur un sujet qui lui rappe-

lait les plus douloureux souvenirs....

Alors qu'il s'établissait avec plus de confiance dans la retraite qu'il s'était choisie, tous les projets de M. Bartholin se trouvèrent déjoués par un malheur qu'il pouvait craindre, mais contre lequel bien des chances le rassuraient.

Ferdinand n'avait pas encore atteint sa dix-septième année, confié aux soins exclusifs de son grand père, M. Bartholin devait souhaiter que M. Dolmer vécut assez pour laisser à sa mort son petit-fils majeur. Dans ce cas, il lui eût prodigué ses conseils pour l'aider à conserver le bel héritage qui lui serait échu, et faire un bon usage de sa liberté. Mais en mourant, M. Dolmer laissait à M. Bartholin la tutelle de son fils, ainsi que la loi l'exigeait, et il lui remettait encore une fois l'adnistration de ses biens.

Une partie de la fortune de M. Bartholin était aussi dans cette succession; il avait confié ses intérêts à M. Dolmer lorsqu'il quitta la Martinique en fugitif; les paimens de toutes les sommes dues à M. Hernoux s'étaient effectués entre les mains du grand père de Ferdinand.

Ces sommes qui revenaient de droit à Roger, puisqu'elles faisaient partie de la fortune de sa mère, il fallait pour les rendre à leur légitime possesseur, qu'elles fussent réalisées en France.

M. Bartholin avait été obligé de se déclarer l'acquéreur des créances de M. Hernoux. Ferdinand à son tour usant du privilège de la loi qui exclut l'enfant de couleur de l'héritage du blanc, Ferdinand pouvait, en cas de mort de M. Bartholin, réclamer ce privilège en sa faveur, et frustrer son

frère de ses droits réels à cette succession.

M. Dolmer s'était borné à payer régulièrement l'intérêt des fonds au lieu de les renvoyer, comme M. Bartholin l'en priait instamment; ses justes réclamations à cet égard restaient sans effet. Le propriétaire créole augmentait chaque année le nombre de ses esclaves et l'étendue de ses terres, et il comptait sur ses revenus pour se libérer peu à peu.

Envoyer un agent à sa place eut encore augmenté la difficulté d'une affaire aussi délicate : les délais même n'étaient pas possibles. M. Bartholin sentit la nécessité de retourner encore un pays qui lui avait laissé de bien funestes souvenirs.

Pour la première fois, et comme adoucissement à un coup aussi cruel, M. Bartholin recevait de son fils aîné une

lettre où Ferdinand exprimait un vif regret du passé et un égal désir de rentrer en grâce auprès de lui.

Un père est toujours disposé à pardonner; il croit au repentir des fautes qu'il a déplorées; mais les torts de Ferdinand avaient été si graves, si long-temps soutenus, que M. Bartholin se promit d'étudier de près ce changement subit avant de s'y confier.

Roger apprit alors que son frère était en pension à Paris, et que son père allait le rappeler auprès d'eux. La joie de cette nouvelle fut bientôt étouffée par l'annonce de la séparation qui devait suivre cet événement tant souhaité.

Les journées qui succédèrent à celles de cette triste résolution, M. Bartholin les passa presque toutes chez M. de Marhul. Le bruit se répandit bientôt qu'il faisait, à son voisin, la vente de

toutes ses propriétés dans le pays. Fallait-il donc renoncer à tout espoir d'y revenir, pensait Roger, et au fond de son cœur il déplorait la perte d'un avenir que Gustave et lui avaient si souvent créé dans leurs rêves enfantins. Mais jamais une question indiscrète, jamais l'expression d'un désir contraire à ce qu'il voyait accomplir sous ses yeux n'amenait d'explication. Roger sentait trop bien ce que devait souffrir son père pour ne pas lui épargner une douleur de plus. Il comprit encore le respect dû aux décisions prises par celui qui l'avait jusque-là si tendrement protégé, et il ne sollicita pas la confidence des motifs qu'on semblait lui dérober à dessein.

Il n'y avait qu'un sujet sur lequel toute contrainte eût cessé. Roger pouvait parler librement de son frère, heureux de l'espoir de le connaître,

assuré dans son cœur que nul ne restait insensible à l'affection fraternelle, son esprit, créait sur cette rencontre les plus douces illusions. Il y revenait sans cesse, et M. Bartholin, sans repousser sa confiance, n'avait cependant pas l'air de la partager entièrement.

Le jour de l'épreuve arriva; Ferdinand parut devant son père. C'était déjà un jeune homme, grand, bien fait, à l'air distingué; mais sa physionomie peignait une sécheresse de cœur, un dédain qui faisait mal à voir dans un âge où la confiance et l'abandon sont d'ordinaire poussés jusqu'à l'excès par la surabondance des forces expansives de la jeunesse.

Cependant il parvint à flatter son père au point d'effacer promptement cette première impression; mais quelqu'effort qu'il tentât, il lui fut impos-

sible d'être tout-à-fait bien avec son frère, et dans le premier embrassement qu'il lui donna, Roger sentit un mouvement répulsif qui détachait ses bras passés autour du corps de Ferdinand, tandis que celui-ci répondait par des caresses menteuses à des pleurs de tendresse et au nom de frère qui s'échappait avec bonheur de la poitrine oppressée du pauvre enfant.

Toutes les fois que Ferdinand laissait paraître cette antipathie instinctive, il se hâtait de réparer sa faute; M. Bartholin finit par lui savoir gré de sa bonne volonté, et colorer du nom de franchise la manifestation des sentimens qui, trop violens pour être toujours contenus, ne trahissaient encore qu'une faible partie de leur nature.

M. Bartholin crut même qu'il serait bon pour effacer un germe de discus-

sion de laisser ses deux fils ensemble pendant son absence. Il leur communiqua bientôt ses intentions à ce sujet. Tous deux seraient placés en pension à Paris, où il allait les conduire, Roger comme écolier; Ferdinand, jouissant d'un peu plus de liberté pour ne pas changer trop subitement les habitudes que son grand-père lui avait données. Les deux frères devaient d'ailleurs être également soumis à l'active surveillance de M. de Marhul, qui désignerait un de ses amis à Paris pour correspondre avec lui et M. Bartholin, aussitôt que celui-ci quitterait la France.

L'instituteur qu'avait Roger aimait sincèrement son élève; il témoigna le désir de ne pas s'en séparer. Ferdinand détourna son père de l'idée de laisser cette distinction à Roger, l'assurant qu'elle serait pour lui une

source de désagrémens; que personne ne lui saurait plus gré de ses progrès, et qu'on attribuerait à son répétiteur les succès qu'il obtiendrait dans ses études. Moi, qui suis parmi les grands écoliers, ajouta-t-il, je saurai bien veiller sur Roger. Il doit avoir besoin de protection, lui, accoutumé à vivre seul ou à jouer avec des petites filles.

Cette épigramme irrita Roger ; son regard exprima son indignation. Ferdinand devait sentir qu'au premier mot de plainte l'enfant bien-aimé aurait été écouté de son père, et le dernier venu banni de nouveau ; mais les méchans ont bientôt la mesure de la générosité sur laquelle ils s'appuient pour en abuser. Ferdinand reprit avec un air de franchise : Allons, je vois que Roger compte beaucoup sur lui-même ; je n'en serai pas moins prêt à l'obliger quand il m'appellera à son

secours. C'est qu'en pension, vois-tu, mon cher, il faut souvent prouver son droit par la force. Les grandes classes oppriment les moyennes ; celles-là oppriment à leur tour les petites. Il est bo quelquefois d'avoir une protection au-dessus de soi.

— Si j'en ai besoin, je la réclamerai, répondit Roger; mais ne vous hâtez pas de me l'offrir, ni de me juger. Nos positions ne sont pas égales ici : d'écolier à écolier, nous nous entendrons mieux.

— Mes enfans, reprit M. Bartholin, frappé du ton de la réplique de Roger, peut-être serait-il plus sage de ne pas vous placer ensemble. Il en est encore temps, réfléchissez, et donnez-moi chacun votre avis là-dessus. Toi, Ferdinand, si tu ne veux pas oublier tes premières idées ; toi, Roger, si tu préfères rester de loin le médiateur

entre ton frère et moi, parlez l'un et l'autre, je puis vous réunir dans mon affection sans vous obliger à des rapports journaliers, si vos caractères devaient se heurter sans cesse.

Ferdinand se montra des deux le plus effrayé de ces paroles : Ils voulait supplanter son frère dans le cœur de son père, pour y parvenir il fallait qu'ils fussent réunis. Vaincu par ce dessein secret, il tendit la main à Roger.

Que mon frère se montre plus disposé à payer mon amitié de retour, dit-il, et nous serons bientôt les meilleurs amis du monde.

Roger restait froid à ses avance ; il témoigna cependant le désir de ne pas quitter Ferdinand.

Allons, ajouta encore celui-ci, c'est par vous que je dois arriver au cœur

de mon père, je le sens bien, ne me pardonnerez-vous pas d'en concevoir un peu de jalousie?

M. Bartholin se leva pour embrasser son fils aîné en entendant ces mots.

Roger lui-même pensa qu'il pouvait bien avoir eu tort. Il suivit l'exemple de son père, et depuis ce jour, jusqu'à celui du départ de M. Bartholin, la crainte qu'il éprouva de manquer de nouveau de générosité, maintint toutes les apparences de l'harmonie entre son frère et lui.

VII

Les adieux de la famille de Marhul à leurs voisins, comme les adieux des anciens et des modernes eurent la forme d'un repas.

Après le déjeûner, qui avait réuni

les amis de Gustave et de Roger, les compagnes de Louise, chez madame de Marhul, l'heure de la séparation étant venue, on s'efforça d'écarter, par des souhaits de bonheur, tous les mauvais présages qui pouvaient ajouter à la tristesse de ce moment. Mais des larmes involontaires s'échappaient des yeux tandis que les voix prononçaient les formules banales d'une entière confiance dans le sort.

— Maman, dit Louise, puisque papa accompagne M. Bartholin à Rochefort, voulez-vous qu'il emporte notre ouvrage pour Marguerite?

— Tu fais bien d'y penser, ma Louise, répondit madame de Marhul, et Louise eut bientôt réuni quelques chemises d'enfant, des bonnets, et les bas qu'elle avait tricotés; puis, s'approchant de Roger, elle lui remit une pièce de vingt sous.

Ceci, dit-elle, est pour l'homme de paille, le protégé de Gustave; voulez-vous le lui donner?

— Oui sûrement, répliqua Roger; et vous, ma bonne petite Louise, promettez-moi de ne pas oublier l'ami de votre frère.

— J'aurai vraiment trop d'occasions de penser à vous! Qui réparera désormais mes joujoux quand ils seront cassés? Et sans cela, ajouta-t-elle, je vous regretterais bien aussi.

Madame de Marhul engagea Roger à lui écrire, à s'adresser à elle en toute occasion, comme à une mère. Ce fut son dernier mot, et les amis se séparèrent.

Encore ému de tant de témoignages de bonté, Roger, recueilli en lui-même, faisait mentalement des adieux au pays qu'il quittait, et, sans songer à la rapidité du mouvement de la voi-

ture, il croyait voir fuir les objets sur lesquels il attachait ses regards.

La succession des tableaux qui variaient à tout instant semblait suivre naturellement le cours de ses pensées; un souvenir se rattachait à chaque chaumière. Ces bois qui se montraient au loin comme une masse impénétrable de verdure, il en avait parcouru les allées spacieuses, les sentiers les plus étroits. Cette rivière, l'été il suivait son cours en bateau, ou venait s'y baigner le soir, et par un hiver rigoureux, naguère encore, son ami Gustave et lui avaient appris de M. de Marhul à glisser rapidement sur la glace avec des patins, et tous ces beaux jours, ces jeux si animés venaient alimenter de leur souvenir les regrets qu'emportait Roger.

M. de Marhul et M. Bartholin cau-

saient à voix basse, souvent même, au lieu de prononcer ce qu'ils voulaient se communiquer, ils traçaient des notes au crayon, un signe de négation ou d'assentiment répondait à la pensée écrite.

Condamné à un rôle muet et dépourvu de préoccupation intérieure, Ferdinand, qui n'avait pris qu'une part de politesse aux adieux, et peu fait, d'ailleurs, pour sympathiser avec les sentimens qui ne découlaient pas de son importance personnelle pour venir s'y rattacher, Ferdinand s'ennuyait également du silence de Roger et du mystère dont les discours de M. de Marhul et de son père étaient enveloppés.

De tout ce qu'il avait entendu dans cette journée, un seul mot, qui l'avait frappé par son côté plaisant, éveillait sa curiosité. Trois fois, avant

d'être entendu, il répéta la même question.

Mais Roger, réponds-moi donc, dit-il enfin d'un ton si élevé qu'il fit tressaillir son frère, et appela également l'attention de M. de Marhul, qu'est-ce que cet homme de paille dont Louise t'a parlé?

— Je vais vous l'apprendre, répondit M. de Marhul. Roger a la tête trop remplie en ce moment pour vous raconter les aventures du malheureux qui porte ce nom.

— J'aurais cru, reprit Ferdinand, qu'une action comique avait donné lieu à ce sobriquet.

Pour ceux qui ont lu cette histoire dans les journaux, elle a pu paraître gaie en effet, mais les détails et le dénoûment ôtent toute apparence plaisante au malheur d'Antoine. Vous allez en juger vous-même.

Après les guerres civiles, continua M. de Marhul, les pays qui en ont été le théâtre subissent, pendant quelques temps, une agitation semblable aux oscillations que la tempête laisse encore aux flots lorsque le vent a cessé de mugir et que le ciel a repris sa sérénité.

Partout où il a été renversé, l'ordre se rétablit lentement dans l'ensemble et dans les détails. Le paysan, dont la chaumière a été brûlée, le volontaire qui a vécu des chances de la guerre, rentrent avec peine dans l'état social qui rend l'un à la misère, l'autre à des champs dévastés, à sa famille sans abri. Il faut alors disperser ces hommes devenus dangereux; ils s'éloignent le sac sur le dos, et vont mendiant sur les grandes routes, conservant dans leurs prières un air de menace qui effraie le voyageur timide. On les voit

encore s'asseoir au foyer du pauvre pour y raconter leurs faits d'armes, où l'honneur et la probité se trouvent également faussés. La gaîté qu'ils mêlent à ces récits, les louanges qu'ils se donnent, l'impunité dont ils se vantent, éveillent au fond du cœur de celui qui les écoute, l'amour du gain, et le penchant à la révolte. Il veut à son tour risquer sa misérable vie pour éprouver de pareilles jouissances. Si le narrateur termine son récit en faisant, lui mendiant, briller aux yeux de son hôte les bijoux qu'il emporte soigneusement cachés, la montre offerte par un ennemi pour sa rançon, gage accepté, et qui a servi seulement à retarder le coup qui devait livrer la vie de l'ennemi vaincu avec sa bourse qu'il défendait encore, une joie barbare, la joie du crime, se glisse contagieuse de ses regards

dans le cœur du pauvre, y dépose une pensée qui portera son fruit.

Il se demande pourquoi le partage inégal des richesses ne laisse de la vie à quelques créatures que ses plus amères douleurs, tandis que d'autres nagent dans l'opulence? Qu'il soit maudit, celui qui, semblable au reptile, laisse sa malfaisante trace partout où il passe!

Dans une triste chaumière, séjour de deuil et de privations, de semblables récits, l'hospitalité pareillement payée, se renouvelèrent souvent. Une femme, quatre enfans amaigris par la faim, couverts de haillons, venaient se presser autour d'un feu de tourbe et écouter les faits d'armes des volontaires qu'on renvoyait de la Vendée pacifiée. Un homme, d'un aspect plus triste encore que celui de sa famille, en ce qu'il semblait ne sentir de souf-

france que les souffrances de sa femme et de ses enfans, mais en être déchiré comme on l'est par une douleur brûlante, cet homme n'avait, lui, ni la pieuse résignation d'une mère, ni l'insoucieuse joie du jeune âge qui sourit encore après avoir dit j'ai faim, ou j'ai froid, et parfois il concevait des projets sinistres; cependant tant de douceur régnait à travers sa tristesse, que la seule crainte de sa femme était de lui voir tourner son désespoir contre sa propre vie.

Un champ, leur seul espoir, venait d'être ravagé par la grêle, ses enfans y sautaient, joyeux de reconquérir, pour leurs ébats, le terrain interdit depuis qu'on lui avait confié la semence. Eh! bien, dit le malheureux père en les regardant, moi aussi je tirerai parti de cette paille maudite, dansez dessus, enfans, elle vous rapportera de l'or.

Déjà sa résolution était prise, égaré par l'excès de ses maux, par l'exemple journalier du crime impuni. Il emprunta, pour l'accomplissement de son dessein, plusieurs vêtemens complets à différens de ses voisins. Il eut soin d'éviter les témoins pour faire ses demandes, et donna à chacun un motif qui paraissait tout naturel.

Quand vint le soir de ce jour fatal, le temps était obscur. Femme, dit le paysan, tes enfans ont-ils à souper?

— Un peu de pain qui suffirait à peine à l'un d'eux.

— Et toi?

— Je n'ai pas faim, répondit doucement la mère. Mais toi?

— Moi, bien moins encore, répliqua vivement Antoine. On m'a prêté un fusil pour la nuit, je vais chasser au clair de lune, ne sois pas inquiète pour demain, la journée sera bonne.

— J'ai bien peur que les gardes te surprennent.

— Ils soupent loin d'ici ce soir; j'ai la certitude qu'ils ne reviendront pas de ce côté.

— Adieu, reprit Marguerite. N'as-tu rien à dire aux enfans?

— Je ne veux pas leur entendre répéter le cri de chaque jour.

Antoine était un bon père, et jamais le voisinage n'avait été témoin de la moindre querelle dans l'intérieur de son ménage. Si leur malheur faisait éviter tout contact trop intime de peur d'en venir à l'obligation d'offrir des services, tout le monde du moins s'accordait à plaindre cette famille sans pouvoir rien dire qui lui fût défavorable.

J'ai pensé plus d'une fois, dit M. de Marhul, interrompant son histoire, que si dans cette même soirée un évé-

nement possible eût conduit là un riche voyageur, ou seulement si la pitié d'un voisin eût assuré le souper de ces malheureux, Antoine, reconnaissant envers la Providence, eût ajourné son dessein, il y aurait renoncé peut-être, mais tout lui manquait, excepté les moyens d'accomplir une action coupable, pour sortir de l'infortune où il était plongé.

A peine eut-il quitté sa cabane il s'arrêta sur le bord du chemin, entra dans son champ, déposa son fusil et tirant la serpette qu'il avait cachée sous sa blouse, il coupa avec hâte des gerbes de la paille, abattue avant la maturité du grain, et les transporta loin de là sur la grande route bien au-dessous de l'endroit où elle passait devant sa maison.

Les vêtemens empruntés et des fourches à foin étaient cachés dans un

fossé recouvert de broussailles. Antoine remplit ces vêtemens de la paille qu'il avait coupée et dans ce travail il simula de son mieux les formes humaines. Après avoir rangé six manequins en ordre de bataille, il attacha ses fourches aux bras étendus des inoffensifs soldats. Ces préparatifs achevés, lui-même arma son fusil, attendit de pied ferme sur la route. Il est bien sûr, pensait-il, que je ne ferai de mal à personne. Mon fusil n'est pas chargé. Si la lune vient éclairer mon attaque, je suis perdu. Qu'un seul voyageur veuille se défendre, je joue ma vie; contre lui, rien. Et c'est pour me sortir d'un malheur si long-temps supporté ! le péril que je cours diminue ma faute; d'ailleurs en temps de guerre je ferais ici un acte glorieux. Du courage donc! répétait Antoine; mais en vain appelait-

il à son aide les faux raisonnemens, il ne parvenait pas à affermir sa main tremblante, sous le poids de l'arme qu'il tenait, et la voix de sa conscience parlait trop haut pour qu'il pût se méprendre sur l'action qu'il allait commettre. Cet impitoyable juge répondait à ses argumens spécieux que la répartition des biens du riche ne pouvait pas se faire par le brigandage, et que tout homme qui s'affranchissait du joug des lois compromettait sa vie devant les hommes et son âme devant Dieu. Mais ni les menaces de la loi ni les avertissemens de sa conscience ne purent le détourner de suivre son projet, et lors qu'il entendit le bruit lointain de la voiture, ses craintes s'apaisèrent, la cupidité s'aida en lui des souvenirs de l'or qu'on lui avait montré dans l'instant où il ressentait le plus amère-

ment la misère de sa famille. La voiture approchait, Antoine s'élança sur le milieu de la route : En joue, cria-t-il à sa prétendue troupe, et que pas un ne fasse feu avant que j'en donne l'ordre. Puis s'approchant du courrier : L'argent, les montres, dit encore le voleur d'une voix brève et menaçante.

Un vieillard était seul dans la voiture, il présenta son portefeuille rempli de valeurs considérables.

— De l'argent, de l'or, répéta le malheureux. Ce n'est pas du papier que je demande.

— Une bourse, que le voyageur n'avait point songé à offrir, tant il avait été pressé de racheter sa vie par ce qu'il possédait de plus précieux, vint avec une montre tomber dans les mains du brigand.

— J'ai six mille francs en argent au

gouvernement, dit humblement le courrier, si à ce prix je peux sauver ma chetive bourse, prenez-les, on ne me rend pas responsable des vols à main armée.

— Donnez vite et partez.

Les sacs furent à l'instant déposés sur la grande route, et le postillon autorisé par un geste d'Antoine, frappa ses chevaux et s'éloigna de toute leur vitesse du lieu de l'attaque.

Dépouillés de leurs vêtemens, les manequins restèrent sur la route, et dans ce travail précipité, la paille conserva encore en partie la forme de son enveloppe momentanée. Antoine, s'échappa vers son champ, confia son trésor à la profondeur de la terre et ne rentra chez lui que le matin. Selon sa promesse, il donna à sa femme quelque pièces d'argent qu'il lui dit

provenir de la vente du gibier tué dans la nuit. J'espère désormais en gagner autant chaque jour, ainsi ne l'épargne pas, ajouta-t-il.

Avec l'aisance promise, cependant le bonheur n'était pas rentré chez lui; tourmenté de remords, inquiet au moindre bruit, le paysan attendait avec effroi l'instant où l'on viendrait annoncer le vol dans son village et faire des perquisitions pour en découvrir les auteurs. S'il avait montré de l'adresse et du courage pour l'attaque, ses autres démarches prouvèrent peu d'habileté pour se soustraire aux recherches.

Le voyageur, le conducteur et le postillon firent leur déposition au premier relai; à la frayeur qu'ils montraient encore, on pouvait croire la relation exagérée, aucun n'étant d'accord sur le nombre des assaillans.

Mais la troupe des voleurs ne se fût-elle composée que de douze hommes, tel était le moindre nombre accusé, on ne jugea pas à propos de leur opposer quatre ou cinq gendarmes qui étaient dans le village. On demanda du renfort au relai voisin en envoyant la relation officielle du vol fait au courrier.

Le postillon cependant avait un peu atténué les rapports de ses compagnons d'infortune, en déclarant que les hommes postés sur la route n'avaient pas fait un mouvement, qu'il les croyait plutôt armés de bâtons que de fusils, et il donna à peu près le signalement de la forme de leurs vêtemens qu'il s'était attaché à regarder en attendant qu'il lui fût permis de remonter sur son cheval.

Au point du jour on trouva sur la grande route la paille délatrice. Dès

lors on comprit la fraude. La force armée devenait inutile, elle fut congédiée, et d'habiles espions restèrent chargés de découvrir les traces des coupables. Ils parcoururent, sous l'apparence de voyageurs, les villages voisins du lieu de l'attaque nocturne.

La première épreuve était celle du récit du vol; le coupable prévenu contre ce danger y résista assez bien. Mais comme il tardait à rendre les vêtemens qu'il avait empruntés, on vint les lui réclamer. Le propriétaire du fusil se trouva chez Antoine dans le même moment où deux hommes lui redemandaient aussi, l'un une blouse, l'autre une casquette. Ils trouvèrent la misérable famille assise autour d'une table abondamment pourvue. Il n'en fallait pas plus pour exciter un premier soupçon. Ces indices recueillis, menèrent rapidement à la cer-

titude sur tous les autres points, et le voleur fut arrêté au milieu de la troisième nuit qui suivit son crime, alors qu'il cherchait à enfouir plus profondément le trésor dont il devait payer bien cher la courte possession. Arrêté sur-le-champ, il n'osa rien nier. Marguerite passa un instant pour sa complice; mais son innocence fut reconnue, et elle retourna seule à sa chaumière, tandis que le père de ses enfans, condanmné aux galères perpétuelles, partit pour le bagne de Rochefort où il est encore en ce moment.

Malgré sa profonde tristesse, ses compagnons d'infamie le reçurent avec une sorte de considération. C'était le meilleur tour dont aucun d'eux pût se vanter. Le nom d'homme de paille lui fut donné pour en rappeler incessamment le souvenir. On s'é-

tonna bientôt cependant de ne pas lui voir partager la gaîté qu'il inspirait, mais on tolérait ses larmes parce que, disaient les forçats, il était dur pour un homme qui avait tant de moyens, de s'être laissé prendre comme un conscrit. Et puis le bagne n'est pas gai au premier abord ; mais quand il serait au fait des ruses, ce serait un joyeux compagnon, un bon aide pour les autres.

— Croyez-vous donc, reprenait un de ses plus zélés admirateurs, que cet homme-là nous restera ? Allez, vienne son tour de se sauver, et les gendarmes le chercheront le même jour.

— Doit-il avoir fait de fameux coups avant celui-là ! reprenait un autre, nous ne le laisserons pas partir avant qu'il les ait tous racontés. Je parierais que son air de contrition est quelque nouvelle sournoisie et

qu'il se réveille la nuit pour en rire.

Le rôle cependantse prolongea jusqu'à convaincre les plus soupçonneux. L'hommedepaillerepoussaconstamment toute fraternité avec ses camarades, et s'acquit bientôt par son repentir, la pitié de ses chefs : tous les adoucissemens possibles lui furent accordés. Dès-lors il passa pour un espion; la haine, le mépris, remplacèrent les premières sympathies qu'il avait fait naître, car ces gens si habiles, si expérimentés dans le crime, eux, repoussés dans la plus dure de toutes les conditions humaines, dégradés, réduits à un pain noir, à des travaux accablans, prenant un court sommeil, enchaînés sur d'étroites couches de bois, dans cette vie abjecte, ils distribuent encore parmi eux le blâme ou l'estime, mais il les placent en sens inverse de l'opinion qui les a

rejetés du sein de la société. Les plus criminels occupent le premier rang de cette effroyable hiérarchie et ils savent rendre le pain plus amer, la chaîne plus lourde, le sommeil plus rare pour celui qu'ils destinent à souffrir parmi eux, pour satisfaire leur horrible justice.

Dans le village d'Antoine, la famille de cet homme était devenue un objet de mépris pour tout son voisinage; beaucoup voulaient trouver dans la faute récente du chef une justification de leurs longues souffrances. Un pareil avenir en était encore, à leurs yeux, le prix inévitable. Telle ne fut pas cependant l'opinion du respectable prêtre qui a recommandé à nos soins ces malheureux. Madame de Marhul et plusieurs autres personnes avec elle ont secouru cette infortune complétée par la honte. L'homme de paille est

en partie dédommagé des mauvais traitemens de ses camarades par la pitié publique. Quelque jour, après une longue pénitence, on obtiendra peut-être pour lui la grâce que ses regrets lui méritent.

Cette histoire venait de produire une vive impression sur les deux frères; Ferdinand l'entendait pour la première fois, Roger la connaissait depuis long-temps; il s'intéressait à tous les acteurs de ce drame, aussi se montra-t-il le plus ému des deux, lorsque M. de Marhul cessa de parler.

— Je suis étonné, dit Ferdinand, d'apprendre que les forçats conservent cette gaîté dans les fers. Si nous nous arrêtons à Rochefort, je désirerais beaucoup voir le bagne et l'homme de paille.

— Vous aurez là un triste spectacle, mon fils, répondit M. Bartho-

lin. A votre âge, on n'a pas besoin de la leçon qu'offre cet ensemble de vices; mais comme nous serons appelés là par le désir de faire un peu de bien, nous irons en effet voir le protégé de madame de Marhul.

Au ton des paroles de M. Bartholin il était facile de voir que la réflexion de son fils et l'expression de légèreté qui l'accompagnait l'avaient vivement affecté; ses idées se succédaient dans la même direction. Il pensa à tous les dangers que le monde allait offrir à ce jeune homme si peu effrayé des conséquences du vice.

On ne sait pas, dit-il à M. de Marhul après un long silence, si les leçons qu'on adresse à l'imagination des jeunes gens les frappent selon l'intention qu'on y met soi-même. J'ai connu un homme dont le système, avec son fils unique, avait été de lui faire connaître

avant l'âge de l'expérience personnelle le résultat des égaremens de la jeunesse, son espoir était d'en émousser l'attrait au fond du cœur de cet enfant.

Sa première expérience le conduisit dans une maison de jeu. Le drame, comme s'il eût été commandé, s'y déploya ce soir-là dans toute son horreur. Un caissier ruinait l'homme qui l'avait soustrait à la misère. Un fils jouait et perdait les dernières épargnes de la tendresse maternelle. Des hommes, impassibles en apparence, recueillaient l'or que leur livraient de malheureux adversaires, et ceux-ci paraissaient trouver une résignation apparente dans l'excès même de leur désespoir. Le suicide était écrit sur plus d'un front. Profondément absorbé par l'étude de ces visages le père croyait son fils à jamais préservé du fléau qu'il lui montrait, sans l'exposer à ses chances.

Fatigué lui-même des émotions qu'il ressentait, il crut qu'il était temps de soustraire un faible jeune homme à ce spectacle. Partons, lui dit-il, je craindrais de vous faire mal, en effet le visage de son fils différait déjà peu de celui des plus pâles de l'assemblée.

— Encore un instant, répondit-il à son père, depuis que je suis ici je parie d'intention pour le même côté, la chance lui a été constamment favorable. Si j'avais seulement mis vingt francs la première fois, j'emportais une masse d'or.

— Sortons, répondit son père, et d'un accent désespéré il ajouta : Vous êtes perdu!

— Devint-il joueur en effet? demanda Ferdinand.

— D'abord joueur et bientôt fripon, répondit M. Bartholin ; il causa la ruine et la mort de son père.

— Voilà la maison de Marguerite, interrompit Roger en indiquant du doigt une cabane délabrée.

— Sont-ils donc si pauvres? demanda Ferdinand, l'argent du courrier aurait dû les enrichir à jamais.

— Il leur a été repris, répondit M. de Marhul; jamais un vol découvert ne reste la propriété du voleur. Antoine ne possédait rien au-delà de ce champ pour payer les frais de la justice. Nous l'avons acquis en notre nom, afin de le laisser à sa femme, sans cela une expropriation leur ôtait encore ce dernier asile. Ils restent là accablés par la misère et voués au dédain de tout leur village.

Lorsque la voiture passa près des maisons, des enfans accoururent selon l'usage, dansant ou pleurant d'après l'espoir qu'ils avaient d'obtenir davantage de l'un ou l'autre système.

Plus pauvres dans leurs vêtemens, plus timides dans leurs prières, trois jeunes enfans se tenaient assis loin du groupe mobile des mendians. Les tristes regards qu'ils jetaient alternativement sur la voiture et sur leurs camarades plus démonstratifs, appelaient puissamment la pitié.

— Ceux-là ne sont pas les plus maladroits, observa Ferdinand en jetant quelques sous du côté des trois enfans. Cette prière muette ébranle davantage que ne peuvent le faire les cris et les contorsions des autres. Mais le peu qui leur était destiné fut aussitôt enlevé à ces pauvres petits; trop jeunes pour opposer quelque résistance, ils virent passer en d'autres mains l'aumône qu'on leur jetait.

— Laissez, laissez, petits voleurs, cria Ferdinand, c'est à ceux-là que l'argent appartient.

Roger avait voulu prendre parti pour les protégés de son frère, mais sur un signe de M. de Marhul il resta comme lui et son père, spectateur silencieux de cette scène.

— Ne leur donnez rien, mon bon monsieur, criait la troupe d'avant-garde.

— Ce sont des petits bonnets verts, les enfans de l'homme de paille, reprit un autre. « Le bonnet vert est le signe de la peine perpétuelle aux galères. »

— Allez donc, forçats que vous êtes, répétèrent en concert les cruels enfans, retirez-vous du chemin, et dociles à ces cris les petits malheureux se tenant par la main, se levaient pour se retirer.

— Méchans enfans, dit aux plus grands M. de Marhul, n'éprouvez-vous aucune pitié en tourmentant ces pau-

vres créatures, bien innocentes de la faute que leur père a commise? Et se retournant vers Ferdinand il continua: Ces enfans sont ceux d'Antoine, allons voir leur pauvre mère, je la plains, j'honore son malheur, et Dieu a sans doute pris en pitié le repentir d'Antoine puisqu'il nous envoie au secours de sa famille.

Pendant qu'il leur adressait ces mots, M. de Marhul et ses compagnons de voyage descendirent de la voiture. Roger s'empara des enfans et tous ensemble se rendirent chez Marguerite. A leur vue son visage, pâli par la souffrance, se colora tout à coup, un sourire passager l'éclaira même un instant.

— Jean, dit-elle à son fils aîné, reprends courage, tu vois bien que nous n'inspirons pas à tout le monde la même horreur.

Hélas! ajouta la pauvre femme, jamais, mes bons messieurs, je ne pouvais recevoir un plus grand bien de votre visite. Voilà Jean qui ne veut plus conduire ses frères sur la route, ils l'appellent forçat pour l'empêcher d'implorer la compassion des passans. Dieu les garde, ces malheureux enfans, de connaître un jour le mal qu'ils nous font!

Les chères petites créatures, dit Marguerite en jetant un regard d'ineffable tendresse sur ses enfans, vous le voyez, n'ont pas l'air d'être malfaisantes! eh bien les aumônes qu'on leur donne indisposent les voisins; ils disent que les honnêtes gens doivent passer avant les coupables. Ah! mon Dieu! les fautes de ceux qu'on aime sont bien pesantes sur le cœur! En achevant ces mots Marguerite couvrit ses yeux de ses deux mains pour re-

tenir les larmes qui étaient prêtes à s'en échapper.

— Marguerite, dit M. Bartholin, avant de quitter ce pays, je voudrais vous assurer un meilleur sort. Je ne puis plus rien par moi, reprit-il avec intention, mais si M. de Marhul consent à ma prière, il vous permettra d'habiter la maison du concierge de la terre que je lui ai vendue, et j'ajouterai à titre d'appointemens une petite pension pour payer les soins que vous donnerez au jardin et à la laiterie.

— Vous êtes bien assurée de mon consentement, répondit M. de Marhul; le voisinage de notre demeure ajoutera au bien-être de la petite famille. Louise et sa mère veilleront sur ces enfans.

Roger s'empressa de remplir à son tour les commissions dont l'avait chargé sa petite amie.

Les bienfaits accordés et promis à Marguerite dans cette journée apportèrent dans son cœur tout le bonheur qu'elle pouvait encore goûter. Maîs à travers les expressions de sa reconnaissance on devinait le regret que cette protection ne fût pas arrivée quelques mois plus tôt; et lorsque les voyageurs la quittèrent, elle n'osa pas leur parler d'Antoine, qu'ils allaient sans doute voir, tant était vive et douloureuse l'impression de la honte qui l'accablait pour son mari.

Roger la devina. Je verrai Antoine, lui dit-il, on m'a donné des commissions pour lui, il saura aussi que vous quittez enfin ce village.

— Ne lui dites pas qu'on nous rend malheureux à cause de lui, monsieur Roger, répondit Marguerite. Parlez-lui seulement des bontés de votre père et de M. de Marhul.

— Soyez tranquille, reprit Roger; c'est bien assez que vous ayez tant souffert; je ne lui en parlerai pas.

Quelques heures après, ils arrivèrent à Rochefort. M. Bartholin, désirant éloigner ses fils pendant qu'il terminerait ses affaires avec son ami, chargea Roger de faire connaître la ville à son frère, et il leur donna rendez-vous deux heures plus tard dans le beau jardin public où il devait venir les rejoindre. Vous rencontrerez assez de forçats dans la ville, sur le port, et dans le chantier, j'excepte le bagne de votre tournée. Ferdinand avait d'abord pensé à se rendre là; accoutumé à enfreindre toutes les volontés de son grand-père pour ne suivre que la sienne, il trouvait quelque chose de niais dans l'obéissance et la droiture de Roger dont la sincérité ne pouvait pas être mise en doute;

aussi n'osa-t-il pas, malgré son désir secret, lui proposer de contrevenir à la volonté exprimée par leur père. Mais, tout occupé de ce qui lui était interdit, il regardait avec dédain ce qu'il voyait son frère lui montrer avec le plus d'intérêt.

— Des vaisseaux en construction ! j'aime mieux un bateau qui marche, disait Ferdinand, en se promenant dans le chantier; d'ailleurs, je connais le nom et la destination de chaque pièce, j'ai fait une traversée, moi? Tu ne peux pas en dire autant avec toute ta science apprise en donnant la main à mon père !

— Le temps des voyages viendra bien aussi pour moi, répondit froidement Roger.

Ferdinand ne voulut pas poursuivre la discussion : il avait résolu de cacher de son mieux ses dispositions hostiles

jusqu'au départ de M. Bartholin ; il reprit instantanément un ton plus amical, et demanda à continuer leur tournée.

L'arsenal, les magasins de la marine et la corderie n'attirèrent pas même ses regards. A peine avait-il hasardé une question, qu'il la regrettait si elle donnait à Roger l'occasion de répondre un peu longuement.

Le port, établi à grands frais et qui ne peut pas à la vérité recevoir de vaisseaux à cause de son peu de profondeur, lui parut mesquin. Il s'intéressait seulement aux forçats qu'il rencontrait occupés des divers travaux de la marine. S'approchant de ces misérables enchaînés deux à deux, liés ainsi, sans doute à cause de la dureté du crime, obligés à toute heure de partager le poids de la même chaîne, tandis qu'ils se haïssent! Fer-

dinand épiait leurs regards, puis les interrogeait; mais ces hommes, qui se plaisent entre eux à ajouter l'invention aux motifs qui les ont fait condamner, ont tous une fable prête pour déguiser sous l'apparence du malheur les crimes qui repousseraient la pitié. L'un a eu la faiblesse de jouer de l'argent qui ne lui appartenait pas; jamais il n'aurait consenti à voler, mais il a perdu. Celui-ci s'est laissé tromper : on l'a condamné comme recéleur, quand il était lui-même bien éloigné de soupçonner la probité de ceux qui lui confiaient un dépôt.

Plus à plaindre encore, un jeune homme proteste de son innocence malgré l'ignoble vêtement qui le couvre; son regard conserve une tranchante ironie, mais ce mot de condamnation injuste éveille si

puissamment la pitié, qu'on interroge un gardien pour savoir si la conduite de cet homme s'acorde avec sa déclaration. A sa réponse on détourne la vue avec horreur, frémissant de penser que ces êtres fourbes et crüels sont de temps à autres rendus à la société.

Mais n'est-il pas bien probable que les jugemens des hommes ont quelquefois absous un coupable, condamné un innocent? A Dieu seul alors appartient le pouvoir de dédommager celui qui a subi sans la mériter l'infamante torture de vivre dans une pareille société, de revêtir la livrée du châtiment lorsqu'il portait en lui un cœur pur de toute tache. Le repentir peut encore séparer ces hommes de leur vie passée, lorsque, s'accusant eux-mêmes, ils éprouvent l'amertume de ce sentiment, et se soumettent à

l'expiation avec l'envie de se purifier par elle. La pitié étendra son pardon sur celui-là; mais il n'en recevra que de faibles consolations. Toute fraternité lui est désormais interdite avec les hommes : une autre vie aura seule le pouvoir de régénérer cette âme déchue. Malheureusement rien n'est plus rare que le repentir dans ce réceptacle du vice.

— Je voudrais rencontrer Antoine, dit Roger à son frère. Parmi tous ces hommes, je n'ai pu m'intéresser qu'à lui seul, les autres me causent un sentiment d'éloignement et de frayeur.

— Ton homme de paille? répondit Ferdinand, celui-là, je suppose, n'invente rien pour se défendre.

— Oh! non, reprit Roger, sa honte est même si forte que de peur de l'augmenter on retient sa commisération et je n'ose, moi, porter les yeux sur

ses fers, car alors j'éprouve une émotion dont il s'aperçoit. Allez, me dit-il, mon bon monsieur, ne vous affligez pas à mon sujet, je l'ai bien mérité. Il est sûr, me disait-il un jour, que si j'avais entendu parler de cette méchante action avant de la commettre, comme on l'a fait dans mon procès, jamais je ne serais venu ici; la pauvreté fait voir mauvaise compagnie et les conseils séduisent facilement un homme ignorant comme moi. Mais à peine avait-il prononcé les mots qui semblaient l'excuser, qu'Antoine se les reprocha. Bah ! reprit-il, c'est tout ce que mon avocat a pu trouver à dire en ma faveur, et l'autre a justement répondu lorsqu'il a répliqué que le commandement qui défend de prendre le bien d'autrui, est écrit dans le cœur de l'homme le plus simple, aussi clairement que dans la loi.

Roger parlait encore : des rires et des propos animés annoncèrent en ce moment quelque mouvement dans le chantier. Le bruit successif de trois coups de canon augmenta la joie des forçats.

— Que se passe-t-il ? demanda Ferdinand.

— Un forçat vient de s'échapper, dit Roger.

Et un espion a reçu son salaire, ajouta un galérien en passant auprès d'eux.

— Un espion, dit Roger, c'est ainsi qu'ils appellent Antoine, c'est sans doute à lui qu'il sera arrivé malheur, et pressant le pas, les deux frères arrivèrent bientôt au lieu du tumulte.

Malgré la pâleur qui couvrait le visage d'Antoine, Roger le reconnut étendu à terre; il paraissait souffrir d'horribles douleurs, et pour échapper

aux cruels sarcasmes de ses camarades, il avait couvert sa blessure en cachant un de ses pieds sous un morceau de toile goudronnée,

Ah! monsieur, s'écria-t-il en voyant Roger, ils m'ont estropié pour toujours!

— Les scélérats! dit Roger en s'adressant d'un air d'indignation à ceux qui entouraient Antoine; sa colère augmenta encore lorsqu'il surprit sur tous les visages, des menaces et la joie d'un infernal triomphe.

Un mouchard, dit un forçat, qui voulait empêcher les autres de se sauver. Figurez-vous, mon bon jeune monsieur, reprit un des plus effrontés, en s'adressant à Ferdinand, que nous avons chacun notre jour pour nous enfuir. Il n'y a pas de passe-droit; celui à qui c'est le tour peut compter sur nous tous pour l'aider.

Quand les mouchards s'en mêlent vous sentez que ça ne va pas. Ce matin l'occasion se présentait bonne pour un de nous, l'homme de paille le gênait seulement un peu. Mais c'était un malin. Tenez, nous dit-il, quand je ferai un signe, lâchez la pièce de bois; nous portions à douze une fameuse poutre tout de même. C'est bon, disons-nous, comme de juste, puisque celui qui est de tour pour s'échapper commande. Il fait un signe, nous quittons tous la main, et l'homme de paille, qui ne s'est pas retiré à temps, a eu le pied écrasé.

Pendant le premier moment du désordre l'autre a cherché à gagner le large, je crains bien qu'on ne le rattrape car on s'est aperçu tout de suite de sa fuite ainsi que vous avez pu l'entendre aux coups de canons.

— Sortons vite, dit Roger, allons

avertir mon père et M. de Marhul du nouveau malheur d'Antoine, ils sauront ce qu'on peut faire pour le secourir.

Roger arriva dans le jardin public si agité, si ému de ce qu'il avait vu que la parole lui manqua lorsqu'il se vit en présence des protecteurs qu'il cherchait pour Antoine. Ferdinand, plus calme, expliqua ce qui s'était passé. M. Bartholin ne pouvait pas retarder son départ, mais la recommandation de M. de Marhul devait avoir toute l'influence possible sur le directeur du bagne, et il se chargea d'aller le trouver. Cet événement, dit-il à Roger, pourra aider Antoine à obtenir sa grâce, et si sa faute, trop récente, s'y oppose encore, il pourra du moins vivre désormais loin de ses compagnons dans quelqu'emploi sédentaire. Je ne quitterai pas Roche-

fort sans m'être efficacement occupé de lui.

Donnez cet argent à Antoine, monsieur, je vous prie, dit Roger en vidant sa bourse dans les mains de M. de Marhul. Ferdinand suivit son mouvement avec une légère expression de contrainte. Il n'aimait pas à être devancé dans le bien, parce qu'il sentait que c'était perdre une partie du mérite de l'action et des éloges qui en étaient le prix à ses yeux. Une pensée généreuse s'élevait-elle en lui, il cherchait, avant d'y céder, quels inconvéniens personnels, quelles privations son exécution pouvait lui coûter. Aussi restait-elle souvent inaccomplie dans son cœur. De cette première habitude il résulta que les bonnes inspirations furent plus rares, moins formulées, moins vives, et comme cela arrive pour les partis ennemis que la

victoire fortifie, les mauvais penchans se développèrent par la défaite des bons, l'égoïsme prit seul un rapide développement dans l'âme du jeune créole. S'il entendait louer la générosité d'un autre qui avait accompli le dessein combattu en lui. — Voilà un beau mérite, disait-il, moi aussi j'y avais pensé, j'allais le faire.

Ainsi le regret même de n'avoir pas cédé à un mouvement d'humanité n'était plus chez lui qu'une basse envie. Et ces premiers degrés franchis, Ferdinand arriva rapidement à n'être plus dominé que par des principes vicieux.

VIII

Le moment de l'arrivée à Paris préparait encore de nouveaux regrets à Roger.

Les vœux formés dans son enfance se trouvaient exaucés à un prix qui

détruisait toute idée de bonheur dans leur accomplissement. Son entrée au collége devait être suivie de longs adieux à son père, et sa réunion avec Ferdinand lui inspirait une invincible crainte, malgré les assurances, souvent répétées par son frère à M. Bartholin, d'apporter une entière et franche bienveillance dans ses relations avec lui.

Roger s'aperçut bientôt que son frère captivait à ses dépens l'intérêt de ses camarades. Ses idées créoles n'ayant pas rencontré de sympathie, il essaya d'une autre manière, à appeler l'intérêt sur lui. Mon père, disait Ferdinand, m'a long-temps délaissé pour concentrer toute son affection sur Roger. Moi, son premier enfant, je lui suis presqu'étranger; désormais mon sort dépend d'un rapport, ou d'une plainte portée contre moi dans

un moment de colère, et je me verrai exilé encore une fois. Si en l'écoutant, les écoliers disaient à Ferdinand que Roger paraissait d'un caractère généreux et trop bon pour de si mauvais desseins :

Ne vous y fiez pas, répondait-il. Le sang d'esclave ne ment jamais; Roger est flatteur, dissimulé comme tous ses pareils, sous des dehors pleins de candeur.

Rien de cela cependant ne perçait dans la conduite de Roger; mais ces impressions données, la défiance s'établit contre lui sans qu'il pût en comprendre le motif.

Tous ne se laissèrent pas également tromper, et Roger compta bientôt dans sa classe des amis sincères. Sa correspondance continuait avec Gustave : son premier camarade restait son frère par l'affec-

tion, et toujours le confident de ses pensées intimes. Il ne lui cachait pas combien sa réunion avec Ferdinand avait peu répondu au bonheur qu'il en attendait. Cependant, n'osant pas avouer à Gustave tout ce qu'il découvrait d'odieux dans le caractère de son frère, il adoucissait toujours les motifs de ses plaintes contre lui.

Après quelques mois d'attente, on reçut des nouvelles de M. Bartholin; l'aîné de ses fils ne manqua pas de faire remarquer à ses camarades que la lettre adressée à Roger était plus longue que la sienne. Il obtint dans cette occasion de nombreuses marques d'approbation pour une jalousie si bien justifiée.

Cette année-là, M. de Marhul fut nommé député de son département. Il vint à Paris; sa femme et sa fille l'accompagnaient. Ce fut encore un

moment de bonheur pour Roger, qui retrouvait là des affections de famille. Ferdinand, plus froidement accueilli, en éprouva du mécontentement; aussi, voyant un jour passer son frère qui donnait la main à Louise pour traverser les cours du collége, il montra la petite fille à ses amis, et leur dit à haute voix : Tenez, voilà l'ancien camarade de Roger. Le caractère réfléchi du jeune écolier excitait continuellement ses railleries. Cependant rien ne ressemblait moins à la poltronnerie ou à la mollesse que sont sérieux et son amour pour la paix; mais le mot fit rire, on le répéta, et Roger reconnut encore un trait de la malveillance de son frère dans les épigrammes qui l'accueillirent après la visite de la famille de Marhul. Louise, dit-il à ceux qui l'importunaient, est la sœur de mon ami Gus-

tave de Marhul, un des meilleurs élèves de l'école de marine. Nos jeux étaient aussi animés que les vôtres. Il n'est pas un de vous qui soit meilleur nageur, qui sache mieux patiner, grimper aux arbres et monter à cheval que nous ne le faisions Gustave et moi. Mon père ni le sien n'auraient pas voulu souffrir que nous fussions élevés comme des filles.

— Au fait, ajoutèrent les amis de Roger, tu cours aussi bien que les plus forts; tu ne crains pas plus le froid ou la fatigue que nous. Mais ton frère est toujours disposé à faire rire à tes dépens.

— Au moins, dit un jeune créole qui partageait le mépris de Ferdinand pour Roger à cause de sa naissance, ce n'est pas se venger bien méchamment du tort qu'il lui fait auprès de son père.

Roger devint pâle d'indignation en entendant ces injustes reproches. Mon Dieu, dit-il, avant de le connaître je l'aimais tant! Par quel malheur faut-il que nous soyons réunis?

Voyez le bon apôtre, ajouta encore l'écolier. Tu ne vaux pas mieux que toute ta race. Vas donc dans ton pays apprendre à connaître ce que tu es.

— Messieurs, dit Roger avec une noble dignité, on m'accuse d'être le fils d'une femme de couleur. Pensez-vous que cela me rende moins digne d'être votre camarade? mes sentimens y perdent-ils quelque chose?

Assez, assez, interrompit Ferdinand, qui voulut jouer le rôle de conciliateur auprès de l'écolier et de son frère, lorsqu'il vit que tous étaient prêts à se ranger du parti de Roger. En France, ces distinctions-là ne sont

pas admises. Je ne reproche à Roger que de se mettre entre mon père et moi.

La rentrée dans les classes vint terminer tout à coup cette discussion, et laissa les esprits indécis sur le tort ou le droit que pouvait avoir chacun des deux frères à ne pas aimer l'autre.

IX

M. de Marhul avait promis à Roger de renouveler avec lui un de leurs anciens jeux de la campagne. Il s'était plu à développer la force, l'adresse de Gustave et de son ami dans tous les

exercices du corps. Leur succès satisfaisait son amour propre et pour mériter ses éloges, il n'était sorte de danger que les deux enfans ne fussent prêts à braver.

La salle de gymnastique était vaste, la nature en avait fait tous les frais. Arbres, fossés, chemins rapides, sentiers, à peine tracés dans le roc, ne présentèrent bientôt plus de dificultés à leur agile courage, à pied ou à cheval. Rien ne les effrayait; dès que l'été attiédissait la rivière, chaque jour ils venaient, en s'y baignant, s'exercer à nager. Mais l'hiver un autre plaisir les dédommageait de ceux que la saison froide venait interrompre. S'annonçait-elle rigoureuse, Gustave et Roger trouvaient encore ses progrès bien lents, la prudence de M. de Marhul leur paraissait excessive, et dans leurs jeux ils crevaient plus d'une fois, en l'essayant

trop tòt, la surface immobile qui recouvrait l'étang ou les marais; mais lorsque la rivière offrait une nappe unie et solide, ils se livraient sans réserve à leur plaisir de prédilection. Le dégel qui l'interrompait, leur causait des regrets que les espérances du printemps adoucissaient à peine.

Au mois de décembre, par un froid tel que les patineurs l'aiment, M. de Marhul vint un jour chercher Roger et son frère. Ferdinand était loin de plaire personnellement à M. de Marhul, mais recommandé à sa bienveillance par M. Bartholin, il cherchait à étendre sur le fils, l'affection qu'il conservait au père; tandis qu'aimant Roger au même titre, l'aimant comme ami de Gustave, M. de Marhul appréciait encore en lui les aimables qualités et la grâce qu'un naturel ouvert, joint à une imagination vive, donnait

plus particulièrement à Roger qu'à aucun autre enfant.

L'accueil fait à l'un et à l'autre frère dans la famille ne trompa pas Ferdinand sur le genre d'intérêt qu'on lui portait. Sans chercher de son côté à se rendre agréable, il comptait comme offense toute parole d'amitié adressée Roger devant lui. Le sourire contraint qu'il appelait à son aide, pour déguiser son ressentiment, servait encore à augmenter les motifs qui le causaient par l'impression désagréable que ce sourire faisait naître.

A leur arrivée chez madame de Marhul, Louise accourut au-devant de Roger; elle tenait à la main et lui montrait de loin une jolie bourse de cachemire, qu'elle avait brodée pour lui et qu'elle lui donna aussitôt. Touché de cette preuve de souvenir, l'écolier voulut montrer son empresse-

ment à utiliser l'ouvrage de Louise. — Qu'allez-vous faire, s'écria la petite fille, mettre d'aussi vilaine monnaie dans ma bourse pour la noircir? Donnez-moi tout cela, dit-elle. Roger lui remit des sous et des pièces blanches qu'il tenait. — Combien avez-vous? — Six francs cinq sous, répondit Roger après qu'ils eurent compté ensemble. — Est-ce tout ce vous possédez? — Il ne me reste aucune autre monnaie.

— Eh bien, je vais vous rapporter cette somme en petites pièces neuves toutes frappées cette année.

Louise partit et revint un instant après et remit les 6 francs 5 sous dans la bourse de cachemire. — Au moins, dit-elle, le dedans ne déparera pas le dessus, et je vous prie de ne pas dépenser cet argent sans ma permission.

— Pour cette journée, répondit Roger, vous pouvez, ma chère Louise, compter sur mon entière obéissance.

Madame de Marhul et Louise furent de la promenade. Toutes deux enveloppées de fourrures et de manteaux se placèrent dans la voiture avec les patineurs.

Les jours de congé doivent être bien employés, dit madame de Marhul, nous prendrons deux plaisirs à la fois. Je vous conduis à Saint-Denis pour voir l'église et les tombeaux, son canal nous offrira un vaste champ pour l'exercice que nous cherchons.

Cependant la présence de Ferdinand semblait démentir toute espérance joyeuse. Une pensée hostile se trahit toujours, quelque soin qu'on prenne pour la cacher. Est-elle sentie? Dès-lors, la gêne, le trouble se glis-

sent au milieu des réunions les plus gaies; en vain pour conjurer ces impressions se plaît-on à compter ses amis, leur nombre ne parvient même pas à vous soustraire à la fascination exercée par un regard haineux.

La voiture suivit les Champs-Élysées, les boulevards extérieurs et la route de Saint-Ouen. Un paysage plat, des terres blanches ou grisâtres s'étendaient uniformément sous les yeux. Pas la moindre ondulation à saisir; au loin le clocher de Saint-Denis s'élançait aigu et découpé sur un ciel indécis entre le bleu pâle et le gris, tout cela faisait froid à regarder.

Pour plus d'un motif, Ferdinand pensait alors à son pays; il laissa échapper une partie de ses réflexions, en s'écriant : Ah! les pays où l'été est perpétuel que je les aime!

— Quoi, dit Louise, est-ce qu'il n'y a pas des hivers partout ?

— En Amérique, sous le ciel du tropique, jamais, répondit Ferdinand. Les arbres ne se dépouillent pas de leurs feuilles; les rayons du soleil échauffent incessamment la terre. En toute saison les fruits succèdent aux fleurs, la végétation recouvre jusqu'au rocher. L'aspect de ces champs, de cette nature désolée ferait mourir de frayeur les esclaves dont on plaint le sort.

— Mais vous n'avez pas le printemps qui dédommage de l'hiver, reprit Roger; et les belles gelées ont aussi leurs merveilles; tout à l'heure n'admirions-nous pas ces arbres dont les branches étaient recouvertes d'une parure blanche et transparente? Ceux des Champs-Élysées semblaient être revêtus d'opales; on aurait pu se croire

dans l'avenue d'un palais de fée. D'ailleurs, mon père me l'a dit souvent, des pluies abondantes, des ouragans furieux, et même des tremblemens de terre, exercent d'effrayans ravages dans les Antilles pendant la saison qu'on appelle l'hivernage.

— Et puis les serpens que l'on rencontre à chaque pas, dit Louise.

— Les accidens qu'ils causent sont rares, reprit Ferdinand; nos ouragans, il est vrai, sont terribles, mais les effets en sont plus redoutables sur mer que sur terre. Et de vos quatre saisons en France, combien en comptez-vous que l'on puisse appeler bonnes?

— J'aime à leur tour l'été et l'hiver, dit Roger.

Et moi, répondit Ferdinand, d'un air de triomphe, j'aime mon pays de préférence à tous les autres.

Ces mots cachaient une attaque indirecte contre Roger qui ne pouvait pas lui, repoussé par l'opinion de son pays, ressentir l'influence du patriotisme.

M. de Marhul se hâta de rompre la discussion. Pour l'empêcher de renaître, il s'empara de l'entretien et rappela l'attention des deux frères sur le but de leur promenade, en leur disant quelques mots de l'histoire de la fondation de Saint-Denis et des vicissitudes qui ont atteint les cendres des rois dans leur dernier asile.

Dagobert, vous le savez, fut le premier fondateur de l'Abbaye à laquelle appartenait l'église. Elle est encore au même lieu; mais non pas telle qu'on la bâtit primitivement à la fin du sixième siècle.

En 1200, Suger, abbé de Saint-Denis, le ministre si célèbre de Louis VI

et de Louis VII, auquel de nos jours on élève encore des statues [1], fit rebâtir l'église déjà reconstruite par Charlemagne. Elle a subi depuis bien des changemens; mais le portail, les deux tours datent encore du règne de Louis VII. Des portes en fonte, travaillées au ciseau, dorées en or moulu, sur lesquelles la Passion était représentée, furent aussi données par Suger.

L'intérieur répondait autrefois au luxe extérieur. A cette époque, le clergé voyait ses domaines et ses trésors s'accroître avec rapidité. Les objets d'art les plus précieux, les pierreries que l'Orient prodiguait aux croisés revenaient presque toujours aux églises. Les terres engagées aux

[1] La statue de Suger est une des douze qu'on a érigées sur le pont Louis XVI.

abbayes par les chevaliers qui mouraient en Palestine augmentaient ces possessions devenues immenses après les dernières croisades.

Un autre motif contribua encore à mettre en progrès l'architecture. Son luxe et sa perfection sont dus à l'émulation des communes qui, nouvellement affranchies, cherchaient toutes à se surpasser dans les constructions des églises et des tours municipales qu'elles faisaient édifier à leurs frais.

Ainsi, autrefois, on avait vu les villes de la Grèce élever des temples et des statues à leurs dieux, à leurs héros, en mémoire des victoires remportées par la nation.

Dans les jours de la terreur, les tombeaux de nos rois ont été violés. Le grand capitaine qui, pour dernier honneur d'une vie remplie par une gloire sans tache, vint reposer dans

la sépulture destinée à la dynastie régnante, Turenne, en fut le premier enlevé. Son corps se trouva dans un état de conservation tel, que les traits de son visage n'étaient même pas altérés. L'ouverture du cercueil de Henri IV offrit le même phénomène; aussi les révolutionnaires, frappés de ce prodige, se prirent-ils d'admiration pour leurs restes, tandis qu'ils insultaient hautement les rois que la mort n'avait point épargnés.

Mais nous arrivons, ajouta M. de Marhul; le *cicerone* obligé de l'église nous dira le reste, et nos impressions personnelles ajouteront de l'intérêt à l'éternelle répétition qu'il fait chaque jour aux curieux.

L'architecture extérieure de l'église n'offrit rien de bien remarquable aux visiteurs. Les portes en fonte ont disparu : elles s'harmoniaient avec

les sculptures en demi-relief qui surmontent les centres de l'entrée extérieure. On dit que le toit de la chapelle était autrefois revêtu de lames d'argent, et que cette trop riche couverture a été monnayée à l'époque de la seconde croisade. Les portes auront été transformées en armes meurtrières dans un temps plus récent; celles qui ferment aujourd'hui l'église ne sont remarquables que par leur simplicité. Mais les a-t-on franchies, l'intérieur du monument présente un ensemble ravissant d'élégance et de fraîcheur. Des pilastres formés par de légères colonnes, terminées en feuilles d'acanthe, s'élancent de toutes parts. Des arceaux, semblables à des fusées, décrivent leurs courbes sur la voûte; elles sont liées par des rosaces. Un jour resplendissant arrive à travers des fenêtres multipliées dans la lon-

gueur de l'église entre les piliers et les arceaux. Les vitraux coloriés forment de riches dessins, qui rappellent en grand les plus heureuses combinaisons du kaléidoscope.

Le chœur est exhaussé; on y monte par deux escaliers en marbre blanc. Avant de les franchir, il faut la permisson du gardien chargé d'introduire les curieux dans cette partie réservée.

En l'attendant, M. et madame de Marhul, Ferdinand et Roger examinèrent le tombeau de Dagobert qui est à l'entrée de l'église; les statues, les bas-reliefs en pierre, compositions bizarres et allégoriques, portent l'empreinte des superstitions du temps et du peu d'habileté du sculpteur et du statuaire en France dans les siècles auxquels ces monumens appartiennent.

Les tombeaux de Louis XII, de François Ier, et celui des Valois élevés de nos jours, montrent les progrès que ces arts ont faits en France jusqu'à notre époque. Des bas-reliefs et des statues décorent ces monumens construits en marbre, et qui s'élèvent dans des chapelles pratiquées des deux côtés de l'église.

Si les statues placées dans les caveaux avaient été faites à la mort de chacun des rois qu'elles représentent, il serait intéressant d'observer la marche successive de l'intelligence dans les progrès des arts; mais des marbres blancs, nouvellement travaillés, ont remplacé le curieux musée d'architecture que ces voûtes offraient à l'observation. Tout a été brisé pendant la révolution, à quelques rares exceptions près. Aussi, ne voit-on plus que des tombes uniformes en marbre noir,

des rois, des reines, couverts d'habits religieux, comme il était d'usage chez les grands, dans des temps peu reculés encore, de revêtir les mourans, sont couchés sur des lits froids et déserts, leurs véritables restes n'ayant pas pu être retrouvés.

La chapelle de saint Louis est la seule qui porte le caractère de son temps; des statues de plâtre peint, dont les visages sont coloriés et les vêtemens dorés, représentent le roi, sa mère, sa femme et une partie de sa famille. Il fallut voir ces caveaux en courant, le gardien n'aime pas à s'arrêter sous leurs voûtes sombres, qu'il parcourt trop souvent pour comprendre l'intérêt qui y ramène tant de visages étrangers. Les questions le déroutent singulièrement pendant qu'il débite sa phraséologie habituelle; mais ce qu'il aime à admirer lui, ce

sont les brillans autels placés au-devant du chœur, les riches incrustations de pierreries, les mosaïques, les flambeaux d'or massif, et surtout le marbre vert de mer du maître-autel et des pilastres qui entourent la partie réservée au culte. Au moins ici, dit-il à Roger et à Louise, voilà quelque chose qui parle à l'imagination. Regardez bien, mon jeune monsieur, et vous, ma petite demoiselle, cherchez dans ce marbre des vaisseaux, des hommes à cheval, des palais, des oiseaux, des jets d'eau. Mais c'est ici qu'il faut porter vos yeux, dit-il aux jeunes gens. Que voulez-vous voir là-haut? En effet, leurs têtes s'étaient relevées pour admirer la galerie de vitraux aux couleurs éclatantes, et la voûte légère de cette partie de l'église. Rappelés ainsi vers le même objet, ils lui donnèrent toute leur attention.

— Je n'aperçois rien de cela, répondit Louise, en ouvrant de grands yeux.

— Oh! reprit le gardien, il faut avoir un peu d'habitude pour découvrir toutes ces choses.

Louise et Roger commençaient à chercher de bonne foi des dessins extraordinaires dans les merveilleuses veinures du marbre vert de mer; mais pressé par une seconde société de visiteurs, le guide les reconduisit à la balustrade servant d'entrée à son domaine; forcé de prendre congé d'eux, il se disposa à répéter de nouveau l'invariable histoire qu'il débite sans pouvoir y ajouter la moindre explication. Trop heureux quand il trouve en sortant de là des amateurs qu'il conduit vers le marbre objet de son admiration exclusive!

Le déjeûner succéda à cette inté-

ressante visite. Madame de Marhul hésitait encore à quitter un bon feu pour aller s'exposer au froid extérieur. M. de Marhul réglait le compte de l'hôte. Ferdinand et Roger, pressés de comparer leurs forces, sortirent ensemble, et se dirigèrent vers le canal. Après le premier essai, Ferdinand fut obligé de reconnaître la supériorité de son frère. Il en éprouva un profond dépit, et chercha à le vaincre d'une autre manière. Une large mare était près de là : on voyait que la glace en avait été récemment rompue et reprise, et ne présentait pas une surface solide.

— Je parie, dit Ferdinand, que tu n'as pas le courage de patiner sur cette mare.

— Voyons, répondit Roger; et il se dirigea de ce côté. Mais à la première inspection, le défi fut rejeté.

— Il est tout à fait impossible de tenter l'épreuve, dit-il, la glace céderait sous mes pieds.

— Tu es un poltron, répartit Ferdinand; et sans écouter les avis de son frère, il rattacha ses patins et semblait prêt à braver tous les risques.

Deux petits enfans du village, à la figure vermeille, à l'air robuste et plein de vie, étaient auprès de la mare. Ils souriaient en écoutant la discussion des deux frères, et souhaitaient fort de les voir patiner.

Jeunes comme ils paraissaient l'être, cette idée n'était point en eux accompagnée de celle du danger. Ils étaient venus là, se tenant par la main, attirés par la présence de deux étrangers, et munis, pour leur propre compte, de cette prudence dont les enfans livrés constamment à eux-mêmes ne s'é-

cartent presque jamais. Ils auraient bien voulu voir les jeunes messieurs glisser sur la glace ; mais Roger s'éloigna bientôt pour ne pas encourager, par sa présence, la témérité de son frère. Il reprit le chemin du canal, bien assuré intérieurement que, seul, Ferdinand ne s'exposerait à aucun risque.

En effet, celui-ci restait immobile, regardant la glace ; l'envie de se confier à sa propre décision l'excitait à l'essayer, tandis que la prudence le retenait au bord de la mare en dépit de son désir de tenter une entreprise qui avait effrayé le courage de Roger.

Les regards animés des enfans semblaient se jouer de sa poltronnerie. Ferdinand s'en irrita. Et s'ils sondaient le péril pour moi ? se dit-il. C'était là une de ces inspirations auxquelles il ne savait rien opposer. Le

soin de sa propre sûreté l'occupait en ce moment, tandis qu'il attachait une importance extrême à revenir triomphant vers son frère.

Il invita d'abord de la voix les enfans à venir le rejoindre à travers l'étang. Les deux petits se regardèrent, mais ne firent aucun mouvement pour avancer. Il leur montra une poignée dé monnaie. Aussitôt les enfans se disposèrent à faire le tour pour l'atteindre; alors Ferdinand lança l'argent au milieu de la glace, et les pièces tombèrent dans toutes les directions. A ce signal, à cet aspect d'un infaillible attrait pour les misérables, les deux petits garçons se poussèrent l'un sur l'autre pour retarder mutuellement leur course; et bientôt, impatiens de ce délai, ils se quittèrent en se précipitant sur la mare. L'argent est tombé dans l'en-

droit le plus flexible; ils glissent sur leurs sabots pour arriver plus vite de ce côté. De légers craquemens se font d'abord entendre. Qu'importe le danger! Leur cupidité est éveillée, la prudence ne les conseille plus. Ils s'avancent toujours, et déjà baissés pour saisir les pièces, le son d'un brisement aigu accompagné d'un cri douloureux termine subitement cette scène; l'eau s'élève un instant bondissante, et rien n'apparaît plus à sa surface.

Ferdinand s'était enfui au premier signal du danger. Arrivé jusqu'à lui le cri précipite sa fuite. Il ne vit rien, mais il ne pouvait lui rester aucun doute sur les suites de son horrible action.

Et les pauvres mères, où étaient-elles? Pourquoi n'ont-ellespas entendu l'accent qui les appelait? Ah! de si

loin qu'il leur fût parvenu, elles auraient deviné qu'il leur annonçait un imminent danger.

Tourmenté par de vagues inquiétudes, Roger voulut cependant revenir vers le lieu où il avait laissé son frère. Il prit pour y arriver un chemin contraire à celui que Ferdinand suivait dans sa fuite. Il voit la glace rompue. Ferdinand serait-il tombé! ses yeux se portent avec effroi sur la route, sur le chemin. Il ne l'aperçoit plus, des inégalités de terrain le dérobaient à ses regards, inquiet il appelle du secours. Il faut quitter l'étang pour se faire entendre. Quelques hommes arrivent enfin, le délai n'a-t-il pas déjà rendu leurs soins inutiles? A peine a-t-on retiré quelques morceaux de glace pour pouvoir plonger plus facilement, que Roger s'élance le premier dans l'eau glacée, le froid raidit ses membres,

on ne le voit plus reparaître. Alors les paysans essayent à leur tour de le sauver.

L'étonnement de tous ceux qui regardaient fut extrême, lorsqu'ils ne reconnurent pas le jeune monsieur dans le premier corps qui fut retiré de l'eau.

Mon fils, mon pauvre Jean ! s'écria d'une voix douloureuse un des hommes qui travaillaient à sauver un étranger. On secourt Roger, mais on cherche encore le petit Noël, l'inséparable compagnon de Jean qui doit avoir partagé son destin. En effet bientôt un autre père reçut dans ses bras le corps de ce jeune enfant, qui ne devait plus répondre à sa voix.

Un reste d'espoir fit hâter les préparatifs pour transporter les noyés à la ville. M. de Marhul rencontra sur la grande route cette foule d'où s'é-

chappaient des cris, des récits confus, et au milieu de laquelle on voyait des corps privés de tout mouvement. Ferdinand avait déjà rejoint M. Marhul, et sous divers prétextes il retardait son arrivée de ce côté. Il ne soupçonnait que trop la cause du tumulte. Cependant, assuré que personne ne l'avait vu près de l'étang, il affecta la plus complète ignorance.

Tous deux s'approchèrent à la hâte. Ferdinand resta frappé d'une surprise qui n'avait rien d'affecté lorsque ses regards rencontrèrent son frère que l'on transportait immobile auprès des deux enfans qu'il avait vus tomber sous la glace.

M. de Marhul se précipita sur Roger. Qui a causé un pareil malheur? demanda-t-il impérieusement mais sans attendre une réponse que per-

sonne ne se disposait à faire; il pressa Roger contre lui, et le visage appuyé sur le sien, il cherchait quelqu'indice d'existence dans ses traits contractés par le froid. Oh! reviens à la vie, s'écria-t-il, il n'y aurait plus un instant de repos pour moi si j'étais responsable de ta perte.

Un léger tressaillement de Roger répondit à son ardente prière.

On entra dans une maison qui s'offrit sur leur route, et jusqu'à l'arrivée du médecin, M. Marhul, aidé par Ferdinand, dirigea les premiers secours qui furent infructueux pour les deux enfans. Ils ne donnèrent plus aucun signes d'existence, et lorsque le médecin les examina, il dit qu'ils étaient morts.

A peine cet arrêt fut-il prononcé que Ferdinand sentit se répandre au-dedans de lui une profonde impression

de terreur. Cet arrêt retombait sur sa tête ; c'était à lui qu'il serait demandé compte des jours enlevés à ces innocentes créatures. Leur souvenir devait à jamais le poursuivre et justifier tous les malheurs dont sa vie pouvait être atteinte. Aucune parole ne le trahit ; son trouble extérieur recevait une explication toute naturelle du danger de son frère et de la scène qu'il avait sous les yeux.

Roger avait été placé dans une chambre séparée. Il fut bientôt rappelé à lui ; mais sa raison semblait encore trop incertaine pour qu'il comprît le sens des questions qui lui étaient adressées. Ferdinand demeurait enveloppé dans des dénégations auxquelles il devait l'apparence d'une ignorance complète.

Des vagues renseignemens qu'on put recueillir il devint probable que

Roger avait vu tomber les enfans, et qu'après avoir appelé du secours il avait encore cherché à les sauver en s'exposant lui-même. Aussitôt qu'il fut en état de supporter le mouvement de la voiture, M. de Marhul se hâta de l'emmener.

En partant il recommanda au médecin les parens des jeunes enfans noyés, lui remit pour eux une assez forte somme, et s'engagea encore à leur continuer des secours dans le cas où ils le réclameraient.

Madame de Marhul, profondément affligée au récit d'une scène dont la vue lui avait été épargnée, déplorait en mère les suites de cette fatale journée. Louise, pâlie par la frayeur, se pressait contre elle, la regardait avec tendresse comme pour lui dire que Dieu ne lui enlèverait pas les enfans qu'il lui avait donnés.

Roger était abattu, encore étourdi de sa chute ; il ne paraissait pas avoir un souvenir bien exact de l'événement qui l'avait causée.

Le retour de cette promenade, commencée dans des intentions si différentes, se passa silencieux et morne. Des pensées douloureuses occupaient trop profondément chaque esprit pour qu'il fût possible de parler. De temps à autre seulement une courte exclamation, une question adressée à Roger sur son état venaient en rompre le silence.

Cause de tous ces malheurs, mais en partie rassuré sur la responsabilité qui lui serait attribuée, Ferdinand cherchait seul à dissimuler son trouble. Le calme qu'il affectait à cette intention, lui nuisit singulièrement dans l'esprit de M. de Marhul.

X

Le médecin qui avait donné ses soins aux enfans arriva le lendemain chez M. de Marhul.

Pour échapper à une situation embarrassante, Ferdinand s'était em-

pressé de rentrer à sa pension.

Roger se ressentait encore de l'accident de la veille. Le médecin, conduit d'abord dans sa chambre, demanda à parler en particulier à M. de Marhul.

— Monsieur, lui dit-il, à peine étiez-vous parti hier, que j'ai examiné de plus près les cadavres des enfans qui ont péri. Un nouvel indice, recueilli par moi seul, me paraît expliquer l'événement et déposer contre votre fils. N'ayant pas été interrogé sur ce fait, je n'ai voulu en faire part qu'à vous seul. Cette découverte vous paraîtra comme à moi d'une grave importance.

La main de l'un des petits enfans serrait encore deux pièces de dix sous qu'il n'a point abandonnées en tombant sous l'eau, le froid l'ayant instantanément saisi. Entre ses vêtemens

l'autre petit garçon avait aussi une pièce blanche et quelques sous qu'on a trouvés en le déshabillant. Si ces remarques avaient été faites par des gens de loi, il en serait résulté, sans nul doute, une accusation dirigée contre votre fils. Je ne me trompe pas en supposant que le jeune homme sauvé hier vous appartient.

— Je lui porte un aussi vif intérêt qu'à mon propre fils, dit M. de Marhul; mais aucun lien de parenté ne m'attache à lui. Après avoir écouté attentivement ce que vous venez de me dire, je ne vois pas bien, je vous l'avoue, comment vous trouvez là des motifs d'accusation contre cet enfant.

— Des motifs palpables, monsieur; l'argent a été jeté sur la glace pour exciter le courage des petits imprévoyans qui ont payé de leur vie ce jeu cruel.

— En effet, répondit M. de Marhul, il faut que cela soit arrivé ainsi. Cependant Roger n'a point d'étourderie dans le caractère. Si la méchanceté avait pu avoir part à ce malheur, que son frère se trouvât accusé, vos soupçons m'inspireraient plus de crainte. Il m'est impossible d'admettre les mêmes probabilités contre Roger. Je n'ai jusqu'ici reconnu en lui que des sentimens généreux, toujours il s'est montré protecteur du plus faible que lui, et sans aucun déguisement pour avouer ses propres fautes. Son enfance offre des traits qui honoreraient un âge au-dessus du sien. Nous devons attendre ses aveux avant de le condamner.

— Ce n'est pas à présent qu'il faudrait lui adresser des reproches ni même le questionner, reprit le médecin. Cependant s'il en est coupable, la

bonne opinion que vous avez de ce jeune homme ne doit pas écarter de lui la responsablilité de l'événement. Vous êtes père, songez à la douleur des parens de ces enfans. Celui qui a causé une semblable infortune doit offrir tous les dédommagemens qui se trouveront en son pouvoir. La bienfaisance allégera ses remords. Ce malheur atteint deux familles pauvres, que votre protégé s'impose envers eux les devoirs que réclame leur situation. Et ce n'est pas en un jour qu'on peut acquitter une semblable dette, sa vie entière, la carrière d'un homme doit porter l'empreinte de ce fatal souvenir.

— Son empressement à sauver ce malheureux serait déjà une réparation dit M. de Marhul.

— Et une présomption de culpabilité, répondit le médecin. Le seul point

qui reste inexplicable, car j'ai recueilli et commenté tous les faits, c'est que M. Roger parlait seulement de son frère en appelant du secours.

— Madame de Marhul entra. Elle venait demander au médecin quel était son avis sur la santé de Roger. L'air grave qu'elle lui trouva, l'expression douloureuse du visage de M. de Marhul, lui causèrent une vive frayeur.

— Mes craintes ne portent pas sur la maladie de Roger, dit M. de Marhul, mais des soupçons accablans pèsent sur lui.

— Roger n'a commis aucune action que nous voulussions désavouer de la part de notre fils, répondit madame de Marhul avec l'accent de la conviction.

Ce témoignage rendit une nouvelle énergie à l'expression de l'estime

que M. de Marhul portait à l'ami de son fils.

Vous avez raison, reprit-il en s'adressant à sa femme, les apparences sont contre lui; mais doivent-elles avoir plus de poids que les antécédens qui démentent bien haut nos craintes?

— Heureux celui qui trouve une caution sur la garantie de sa conduite passée, dit le médecin, une telle confiance opposée au soupçon est le plus beau titre que l'accusé puisse présenter. Espérons donc que M. Roger donnera lui-même une explication conforme à vos désirs.

Roger avait été retiré de l'eau et placé dans l'auberge loin du tumulte de la scène avant qu'il eût recouvré ses sens. Par ménagement pour son état il ne fut pas parlé des enfans devant lui; aussi ignorait-il complétement ce qui était arrivé.

A peine le médecin venu de Saint-Denis l'eut-il quitté, sa fièvre augmenta. Pendant trois jours entiers le délire ne cessa pas un instant. Assise à son chevet, madame de Marhul semblait protéger à la fois le malade et l'enfant injustement accusé. Surprenait-elle un doute dans les regards de son mari, toujours inébranlable dans sa confiance en Roger, elle se montrait seulement plus impatiente de voir arriver l'instant de sa guérison, bien assurée qu'alors il se réhabiliterait glorieusement.

Aussitôt les idées de Roger reprirent un peu de lucidité, il voulut se rendre compte des événemens de Saint-Denis. M. de Marhul ne le questionnait pas. Il restait auprès de lui, recueillant avec une vive anxiété les paroles qu'il disait.

Ses premiers mots furent pour son

frère qu'il croyait noyé. On cherchait vainement à le rassurer à ce sujet; mais, dit enfin Roger, je l'avais prévenu que la glace n'était pas solide, et dans l'espoir que seul, il montrerait moins de témérité, je me suis éloigné de l'étang. A peine l'avais-je quitté, l'inquiétude m'a forcé à revenir vers lui. Mes pressentimens de malheur ne me trompèrent pas. La glace était rompue et certainement quelqu'un devait être tombé. Je crois cependant avoir revu mon frère depuis; de grâce, ajoutait Roger, dissipez mes inquiétudes si elles sont vaines, car ma tête est bien fatiguée.

Les protestations étaient insuffisantes. M. de Marhul envoya chercher un mot de l'écriture de Ferdinand pour rassurer son frère. Alors seulement Roger se montra tout à fait heureux.

Ce qu'il disait était si peu d'accord

avec les présomptions recueillies, que M. de Marhul avait de la peine à croire son délire tout à fait calmé.

— Je me suis trop hâté de me jeter à l'eau, reprit joyeusement Roger lorsqu'il sut que son frère n'avait été exposé à aucun risque. Je croyais certainement avoir aperçu dans la mare quelque chose qui ressemblait à un corps, à l'instant où la glace a été brisée.

— Vous seul étiez là, mon cher Roger, répondit M. de Marhul. Rappelez vos souvenirs, nous ne pouvons pas les aider. Il ne me semblait pas que votre frère eût été sur l'étang.

— Je ne sais pas s'il a patiné, mais il a eu du moins l'intention de le faire. Au reste, ajouta Roger en riant, il n'y a pas grand mal, je n'en mourrai pas. Mais l'eau était bien froide. Nous sortions de table, elle m'aura saisi à l'ins-

tant, car je ne me rappelle pas avoir conservé le moindre sentiment du danger.

— Vous l'entendez, dit madame de Marhul, il croyait sauver son frère et semble ignorer le mérite attaché à un tel dévouement. Alors, avec une joie orgueilleuse, elle embrassa Roger. Si tu te rappelles un jour les projets de ton enfance, lui dit-elle, reviens sans crainte me donner le nom de mère. Je te confierai le bonheur de ma fille; puisse-t-elle à son tour être digne de toi!

— Comme vous, ajouta M. de Marhul, je l'absous avant d'en apprendre davantage; mais n'irritons pas sa faiblesse en faisant couler ses larmes.

— Mon Dieu, dit Roger, je ne comprends pas bien de quoi je suis accusé, je voudrais seulement que vous et mon père puissiez lire dans mon cœur le bonheur que j'éprouve à sentir ma

conscience pure de tout reproche. Que j'ai de grâces à rendre au sort qui m'a donné de tels appuis....

Un petit coup frappé légèrement à la porte annonça la présence de Louise.

Entrez, dit sa mère; et Louise arriva sur la pointe du pied pour regarder Roger. La conversation qu'il venait d'avoir, animait encore son teint : Louise le crut guéri. Le visage triste qu'elle avait pris pour arriver s'épanouit tout à coup.

— Et ma bourse, lui demanda-t-elle en secouant sa tête comme elle faisait lorsqu'elle voulait se donner un air fâché, vous l'avez perdue certainement ainsi que ma jolie petite monnaie?

— Tout cela est resté dans ma poche, reprit Roger, je serais désolé de ne plus le retrouver.

— Il faut s'en assurer tout de suite, dit M. de Marhul, qui appela un domestique, et lui donna l'ordre de visiter les poches des habits de Roger. Aucun doute ne le tourmentait plus, mais il restait un fait à éclaircir; l'explication commencée devait naturellement amener un résultat et répondre par des preuves aux accusations qui s'élevaient contre son jeune ami.

On rapporta la bourse un peu fanée à la vérité; aussi, Louise fit-elle encore mine de se plaindre pour la peine inutile que cet ouvrage lui avait donné.

Du moins, ajouta-t-elle, les pièces doivent y être?

— Je n'en ai pas dépensé une seule, ma chère Louise; vous m'aviez trop bien recommandé de les garder.

— Quoi, dit M. de Marhul, vous

n'avez rien donné à des enfans du village ?

— Non, répondit Roger, sans que sa voix éprouvât la plus légère altération ; j'attendais Louise pour en obtenir la permission , car j'ai vu deux jolis petits paysans auprès de la mare.

A ce souvenir, le visage de Louise se couvrit d'un nuage. Je ne serais certainement pas fâchée, dit-elle, si vous aviez donné mes pièces neuves à ces pauvres..... On lui avait recommandé le silence à ce sujet. Sa mère lui fit un signe qui l'arrêta tout court.

— Combien m'aviez-vous remis ? dit Roger, prêt à compter l'argent.

— Six francs cinq sous, en pièces toutes neuves, répéta Louise.

— Et les voilà encore , répondit Roger.

— Vous n'aviez pas d'autre monnaie? demanda M. de Marhul.

— Oh! non, répartit vivement Louise; j'avais eu soin de tout lui prendre pour qu'il ne gâtât pas ma bourse. C'était vraiment bien la peine.

— Il y a quelque chose d'inexplicable ici, dit M. de Marhul. Mon cher Roger, vous ignorez donc complétement que deux enfans sont tombés dans l'étang?

— Quoi! s'écria Roger, qui se rappela sur-le-champ l'hésitation de Ferdinand. Les aurait-il encouragés à aller sur la glace? Et il cacha son visage dans ses mains, craignant d'ajouter un mot de plus ou de laisser échapper le nom de son frère.

— N'en étais-je pas assurée d'avance? dit madame de Marhul.

— Vous ne soupçonnez pas leur ac-

cident funeste ? répéta le père de Louise.

— Roger fit un signe négatif.

Alors, reprit M. de Marhul, le coupable a montré un sang-froid, une indifférence qui me feraient haïr mon propre fils si je lui voyais tenir la même conduite.

— Gustave est mon ami, mon véritable frère, dit Roger, qui fondait en larmes. Si j'ai eu du bonheur, c'est lorsque nous étions ensemble. Enfant que j'étais ! je souhaitais ce qui m'est arrivé. Me voilà réuni à mon frère. Dieu sait quel bonheur j'en ai retiré !

— Gardons le secret sur tout ceci, mon cher Roger, dit M. de Marhul à voix basse. Ne me questionnez plus; je suis heureux de pouvoir vous accorder, comme toujours, mon entière affection.

Louise, dit-il encore en embrassant sa fille, ne regrette pas ta bourse ni tes jolies pièces; elles ont rendu un grand service à ton ami Roger et à moi.

XI

Pendant quelque temps encore Roger ignora la mort des deux enfans. M. de Marhul se rendit à Saint-Denis pour apprendre au médecin que ses conjectures étaient justes sur la ma-

nière dont l'accident était arrivé, mais que Roger n'avait aucun reproche à se faire. Pour l'en convaincre, il lui raconta ce qui s'était passé au sujet de la bourse.

L'indignation du médecin retomba d'autant plus vive sur Ferdinand, qu'il l'avait remarqué spectateur assez indifférent de la douloureuse scène de l'auberge, et fort peu touché de l'accident de son frère.

Il fallait le livrer à la justice pour le préserver, disait-il, de commettre de nouveaux crimes; car, avec son sang-froid, sa dissimulation, ajoutait le médecin, ce jeune homme-là ira loin, il vaut mieux l'arrêter à temps.

M. de Marhul s'opposa heureusement à cette intention.

Le crime est évident pour nous, dit-il, mais remarquez qu'il est insaisissable par les lois, et la honte du

procès rejaillirait bien plus vive sur son frère innocent, parce qu'elle atteindrait en lui des sentimens plus élevés. L'aîné, soustrait au châtiment par son âge, saurait bientôt s'affranchir de la peine morale. Nous devons encore prendre en pitié l'existence de leur père qui succomberait sous le poids d'une pareille douleur.

— Qu'elle lui soit donc épargnée cette fois, dit le médecin ; mais vous devez le penser avec moi, ce jeune homme trompera sa destinée s'il ne périt un jour sur l'échafaud.

Cette sinistre prévision termina leur entretien. M. de Marhul prit alors congé du médecin, qu'il ne revit plus.

Bien éloigné de soupçonner de semblables événemens, M. Bartholin n'avait pas autorisé son ami à séparer les deux frères. Il fallut donc, malgré

les vives appréhensions que leur réunion inspirait, reconduire Roger dans la pension où était Ferdinand. Mais M. de Marhul recommanda instamment à son protégé de n'avoir plus aucune relation avec son frère. Remettez-lui cette lettre, dit-il à Roger, je ne veux pas le revoir, car il ne me reste aucune espérance que la honte le conduise au repentir. Je ne me sentirais plus maître de ma colère si Ferdinand restait insensible à l'expression de l'horreur qu'il m'inspire.

Mais l'adroit jeune homme affecta d'abord une cordialité surprenante dans ses manières avec Roger.

Il semblait le plaindre et ignorer encore les détails de son aventure.

On savait que Roger avait exposé sa vie pour sauver deux enfans. Ses camarades l'accueillirent avec en-

thousiasme, le comblèrent d'éloges. Ferdinand, pour calmer une admiration qui l'importunait, leur apprit, pour la première fois, que les enfans avaient péri malgré le secours de Roger.

— Je l'ignorais, reprit celui-ci avec l'accent de l'indignation, mais ce n'est pas moi qui répondrai de leur vie devant Dieu !

Et moi encore moins, répliqua Ferdinand en le regardant avec surprise; j'espère que tu ne prétends pas m'accuser, méchant mulâtre !

Roger prit son frère par le bras, l'emmena à quelques pas du groupe formé par les écoliers, afin que sa voix ne fût pas entendue.

— Monsieur, lui dit-il, car vous n'êtes plus mon frère, songez que si vous trouvez dans ma naissance des motifs d'accroître votre orgueil, j'é-

prouve moi des craintes toutes contraires à porter le même nom que vous. Les fautes qui vous déshonoreront retomberont sur moi; je dois tout redouter de votre part; quittez donc le ton que vous avez pris jusqu'ici. Je ne me laisserais pas intimider par vos menaces. J'aurais voulu être le seul dépositaire de votre secret, au prix de ma vie il n'eût pas été révélé; mais lisez ce que M. de Marhul m'a chargé de vous remettre, et désormais soyez plus juste envers moi.

Accablé sous le poids de sa conscience, Ferdinand tremblait en écoutant son frère; envain voulait-il écarter la pensée qu'on eût pu découvrir la vérité. Il restait sans voix pour se défendre. Roger rompit le cachet, lui présenta la lettre ouverte; elle contenait ces mots :

Monsieur,

« La Providence a mille moyens
» secrets pour découvrir la vérité.
» Nous savons tout ce qui est arrivé à
» Saint-Denis.

» Sans reconnaissance envers votre
» frère qui s'exposait au danger afin
» de vous sauver, vous n'avez pas dit
» un mot pour sa justification. Mais
» ce n'est pas là votre plus grande
» faute, et dans un seul jour on vous
» a vu surpasser les coupables qu'une
» longue pratique a rendus consom-
» més dans la carrière du crime.

» C'est vous qui avez jeté de l'ar-
» gent à de pauvres enfans que cette
» ruse a attirés sur la glace. Ils ont dû
» périr sous vos yeux, et vous avez
» fui leurs cris, que vous veniez d'en-
» tendre, lorsque vous êtes arrivé vers
» moi.

» Alors, je me le rappelle, pas un
» mot n'a trahi votre émotion. Vous
» n'appeliez pas de secours pour sau-
» ver les victimes de votre odieux
» égoïsme. Quelles étaient donc vos
» pensées en ce moment? Préfériez-
» vous le remords pour toute votre
» vie à la honte passagère d'avouer
» une action qui pouvait encore pas-
» ser pour une étourderie? Votre si-
» lence en a fait un crime.

» Roger, vous le savez, s'est préci-
» pité dans l'eau au risque de sa vie,
» lorsque, voyant la glace rompue, il
» a pensé que vous étiez tombé là.
» Comment avez-vous récompensé son
» dévouement?

» Les soupçons planaient sur sa
» tête, vous ne les en avez pas écar-
» tés. Il est vrai qu'en le suppo-
» sant coupable, sa faute était du
» moins atténuée par son courage à la

» réparer. Qu'elle retombe sur vous » augmentée de toutes les circons- » tances qui découvrent la bassesse » et la cruauté de votre carac- » tère.

» J'ai détourné de vous une pour- » suite devant les tribunaux, mais » rappelez-vous que le médecin qui a » donné d'inutiles secours aux en- » fans, votre frère et moi, nous » n'ignorons aucun détail de cette » action. Réglez là-dessus votre fu- » ture conduite; pour moi, par inté- » rêt pour votre frère, j'aurai inces- » samment les yeux ouverts sur » vous. »

N'êtes-vous pas triomphant? dit Ferdinand, pâle et les dents serrées par la colère. Mais où sont les preuves de tout cela? Et quand j'aurais causé la mort de ces petits paysans, l'ai-je

fait à dessein, pour qu'elle me soit imputée comme une action criminelle? Vos bonnes œuvres semblent toujours faites en haine de moi. Ne sauriez-vous avoir des amis sans m'attirer leur inimitié? — Avant de vous connaître, répondit Roger, je n'avais appris à mépriser personne, à me défier d'aucun lien, malheur au jour qui nous a réunis!

— Orgueilleux, réprit Ferdinand, je voudrais que tu vinsses dans ton pays apprendre à juger la distance qui te sépare de moi et le dédain que les blancs ont pour tes pareils.

— Eh bien! j'irai sans doute un jour, et je prétends là encore faire avouer à tout ceux qui ont quelque générosité, que l'élévation de l'âme peut bien racheter un tort de naissance.

Bien, bien, mon cher Roger, c'est

un accord fait; n'oublie pas cette promesse. J'engagerais la meilleure partie de ma fortune pour te la faire tenir.

Ce vœu devait être plus promptement exaucé que les deux frères ne le supposaient en l'exprimant.

Roger, cruellement trompé sur le bonheur qu'il attendait de son frère, se rattacha avec plus de force à l'amitié de Gustave. Sans accuser Ferdinand, il le plaignait d'avoir reçu de si funestes impressions dans son enfance, qu'il devenait impossible qu'elles s'effaçassent. Ses lettres portaient l'empreinte d'une tristesse qui touchait vivement son ami. Gustave connaissait Roger, il appréciait la noblesse, la franchise de ses sentimens; aussi s'étonna-t-il qu'il pût rencontrer un ennemi dans son frère. Ferdinand lui inspirait un vif éloigne-

ment avant même qu'il sût l'aventure de Saint-Denis; mais lorsque son père la lui apprit, Gustave fut saisi d'une inexprimable indignation contre ce jeune homme. Le feu de la colère animait ses regards, et d'une voix étouffée, il laissait échapper des paroles de mépris contre cette action infâme.

Depuis ce jour son affection pour Roger prit une énergie nouvelle. Il ne parlait plus de lui qu'avec enthousiasme et semblait même s'élever à ses propres yeux lorsqu'il considérait en lui l'ami de Roger.

Les projets de M. Bartholin furent encore une fois déjoués par des événemens qu'il n'avait pas prévus. Il comptait rétablir l'ordre dans la succession de son beau-père, séparer les intérêts de ses deux fils en reprenant sur les biens de M. Dolmer les som-

mes qui étaient dues à Roger. Un désordre inextricable réclamait pour cette séparation de longs soins, et M. Bartholin jugea même que la présence des parties intéressées était nécessaire pour éviter dans l'avenir toute contestation entre ses enfans. Le caractère de Ferdinand ne lui inspirait pas assez de confiance pour qu'il voulût agir loin de lui. Roger devait également connaître ses droits, afin de les défendre par des preuves, si son père venait à lui manquer.

M. Bartholin voulut donc appeler ses enfans auprès de lui, dans le dessein d'assurer leur avenir contre les procès dont il les voyait menacés. L'âge de Ferdinand aurait dû promettre un aide actif à son père ; cependant celui-ci comptait peu sur sa bonne volonté.

Roger bien jeune encore, mais cou-

rageux, humain, animé du désir de se rendre utile, s'intéresserait sans doute bientôt à un genre de vie qui donnerait un but immédiat à toutes ses heureuses qualités.

Depuis le dernier séjour que M. Bartholin avait fait à la Martinique, la population s'était presqu'entièrement renouvelée; les mêmes antipathies existaient entre les différentes classes, mais aucune inimitié personnelle ne l'atteignait plus. Ses relations habituelles se composaient d'Européens qui ne verraient dans Roger que le fils d'un homme estimé jouissant du plus haut crédit par son caractère et sa position.

Ferdinand, disait encore M. Bartholin, pouvait bien n'être pas vrai dans les protestations réitérées de sa tendresse pour son frère. Il saurait pénétrer ses desseins et de près encore

il lui serait facile d'étendre plus particulièrement sa protection sur son jeune fils pour le défendre contre les attaques de la jalousie. Destiné à commander de nombreux esclaves, Ferdinand devait enfin apprendre de son père à jouir avec modération de ses droits de maître, et Roger contribuer par son travail à recueillir et à étendre la portion de fortune que son père lui destinait.

Le désir de M. Bartholin était encore de rentrer en France avec Roger aussitôt qu'il aurait terminé la tâche que ses devoirs de père lui rendaient sacré.

Lorsque cette nouvelle leur parvint, Ferdinand et son frère se trouvèrent également disposés à obéir aux ordres de leur père pour aller le rejoindre.

Avant de quitter la France, Roger écrivit à Gustave. Il voulait une der-

nière fois confier à son ami les craintes et les espérances qui le préoccupaient au sujet de ce voyage.

« Je commence à voir, lui disait-
» il, que rien n'arrive dans le monde
» comme on l'a pensé ou comme on
» l'a souhaité. Tu te rappelles, mon
» cher Gustave, que je voulais aller
» un jour dans les colonies, mais je
» demandais à y paraître homme fait
» pour démontrer, par mes actions,
» l'injustice du mépris dont on ac-
» cable ceux qui ne sont pas d'ori-
» gine européenne. Ne le savons-nous
» pas, la bassesse parvient aussi à se
» cacher sous les orgueilleux dehors
» d'un créole.

» Je quitte les études que j'aime
» pour aller commander à de pauvres
» esclaves. Ma pitié pourra-t-elle
» déjà leur faire un peu de bien?
» pour cela je suivrai en tout les avis

» de mon père. Il me protégera également de tout son pouvoir dans mes relations avec les habitans; ne crains donc rien pour moi. J'aurais renoncé de bon cœur aux espérances qui me sont offertes, mais mon père les croit nécessaires à notre bonheur commun, je me soumets à sa décision sans refléchir. Ne dois-je pas en effet confier mon sort à sa tendresse après tout ce qu'il a déjà souffert pour moi.

» Cependant mon père fonde sur le changement de Ferdinand des espérances qui seront trompées. Il le croit devenu mon ami. Pour flatter cette opinion, Ferdinand donne à ses lettres une couleur philantropique; il emprunte ses idées aux ouvrages modernes; mais jamais on ne le verra faire l'application des principes dont il enveloppe

» sa véritable pensée : cette ruse lui » a rendu l'estime de mon père. » Croirais-tu qu'il va jusqu'à compter » sur mon frère pour m'établir son » égal aux yeux de tous, comme nous » le sommes dans son affection ? C'est » moi qui ai voulu ce dernier par- » tage, je ne m'en repens pas; mais » jamais Ferdinand ne mettra en ou- » bli les étranges distinctions qui » nous séparent.

» Des préventions plus insurmon- » tables se sont ajoutées à celles-là » depuis l'aventure de l'étang. Je lui » ai pardonné, mais lui conserve un » amer souvenir de l'avantage que sa » conduite m'a donnée sur lui. Trop » fier pour me demander de cacher » cet événement à mon père, il épie » mes paroles et mes pensées. Moi, » je n'ai pas osé le rassurer, tant je » redoute d'exciter son irritable ja-

» lousie. Devait-il avoir besoin d'ob-
» tenir des gages de ma discrétion
» s'il avait pris la peine de me con-
» naître ?

» Il me restait un moyen de le
» convaincre de mes intentions, je
» l'ai employé. Nos lettres partaient
» autrefois séparément, c'est-à-dire
» sous deux enveloppes fermées. De-
» puis le jour qui m'a laissé un si
» cruel sujet d'accusation contre Fer-
» dinand, je lui remets mes lettres
» ouvertes pour qu'il les lise et les
» envoie lui-même avec les siennes.

» Plus d'une fois j'ai cru surpren-
» dre un bon mouvement à travers
» son regard; mais il faut qu'il exerce
» un puissant empire sur sa sensibi-
» lité pour en réprimer l'élan avec
» une telle promptitude. Aussitôt que
» mes yeux répondent aux siens, ou
» que je cherche à faire quelques pas

» vers lui, la froideur reparaît et
» nous restons séparés par une in-
» franchissable barrière. Ces éclairs
» cependant me semblent révéler
» qu'une éducation différente aurait
» développé chez mon frère les qua-
» lités qui sont communes à notre âge.
» L'égoïsme a rétréci son cœur; il
» connaît à peine l'amitié de nom.
» Plains avec moi, mon cher Gustave,
» l'aveuglement qui lui fait mécon-
» naître les biens si précieux qui nous
» ont été accordés.

» Si tu l'entendais parler de la ma-
» nière dont il se jouait, enfant,
» de la vie des hommes, comment,
» pour satisfaire ses moindres ca-
» prices, il pouvait frapper et punir
» de pauvres petits esclaves qui l'ap-
» pelaient maître, tu te sentirais
» comme moi saisi d'une vive pitié
» pour le jeune homme qu'on a élevé

» dans ces idées faites pour dévelop-
» per l'orgueil et éteindre toute sym-
» pathie dans le cœur d'un enfant.

» Toi, Gustave, ta vie commence
» mieux que la mienne; tu vas bien-
» tôt entreprendre les voyages aux-
» quels tes goûts et ta carrière te
» destinent. Combien je voudrais que
» ta première excursion te conduisît
» à la Martinique. Mais je pense au
» plaisir de te revoir avant d'avoir
» quitté notre patrie commune, celle
» où nous sommes encore tous deux;
» car la France sera toujours le pays
» que je considérerai comme étant le
» mien. J'y reviendrai un jour....

» Encore l'avenir, l'avenir lointain,
» quand le départ est si près de moi.
» Je voudrais être, comme autrefois,
» auprès de mon père et de ta famille:
« le passé se compose pour moi de ces
» années-là. Mes espérances les rap-

» pellent sans cesse. Comment pour-
» rai-je oublier ce que je dois à la
» bonté de ton père, de ta mère, à
» l'affection de Louise. La bourse et
» les pièces neuves, qui ont rendu
» témoignage pour moi lorsque j'étais
» accusé, ne me quitteront plus. Jus-
» que dans mes chagrins, tu le vois,
» les pensées consolantes viennent de
» ta famille ou de toi. Si la persécution,
» qui s'est attachée à ma vie, conti-
» nue à m'atteindre, mon courage,
» soutenu par le souvenir de la con-
» fiance que je vous ai inspirée, ne
» se démentira pas.

» Nous allons partir; je continuerai
» fidèlement ma correspondance avec
» toi. C'est lorsque la distance aug-
» mente entre les amis, qu'ils doivent
» se rapprocher davantage par la pen-
» sée. Désormais je te confierai tout;
» tu seras mon juge et mon conseil

» dans les différens qui s'éleveront
» entre mon frère et moi.

» Adieu, Gustave. Je garde en mon
» cœur et pour la vie l'amitié que je
» t'ai vouée depuis si long-temps. »

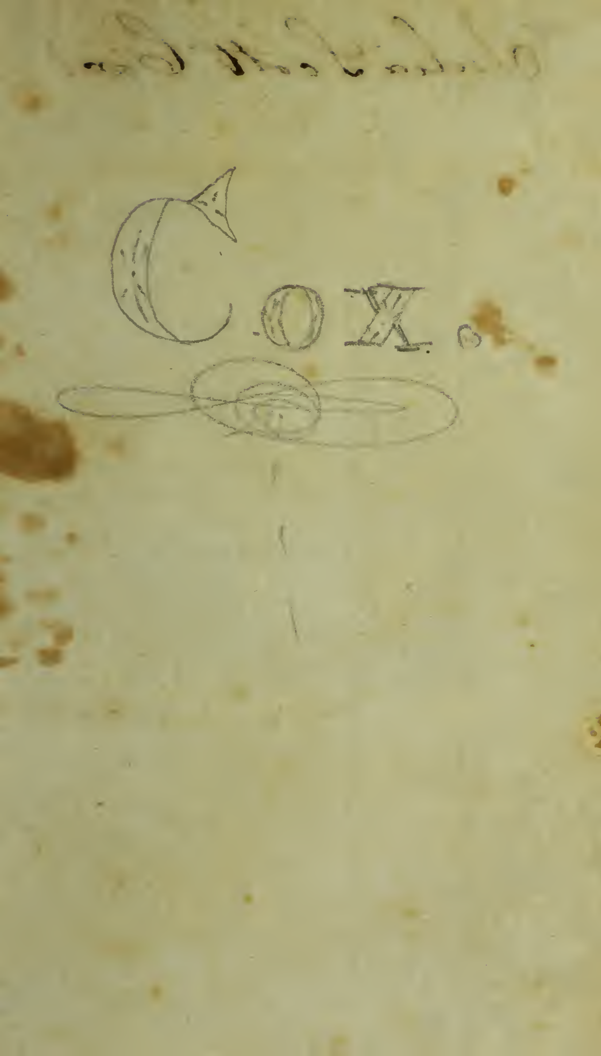
FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

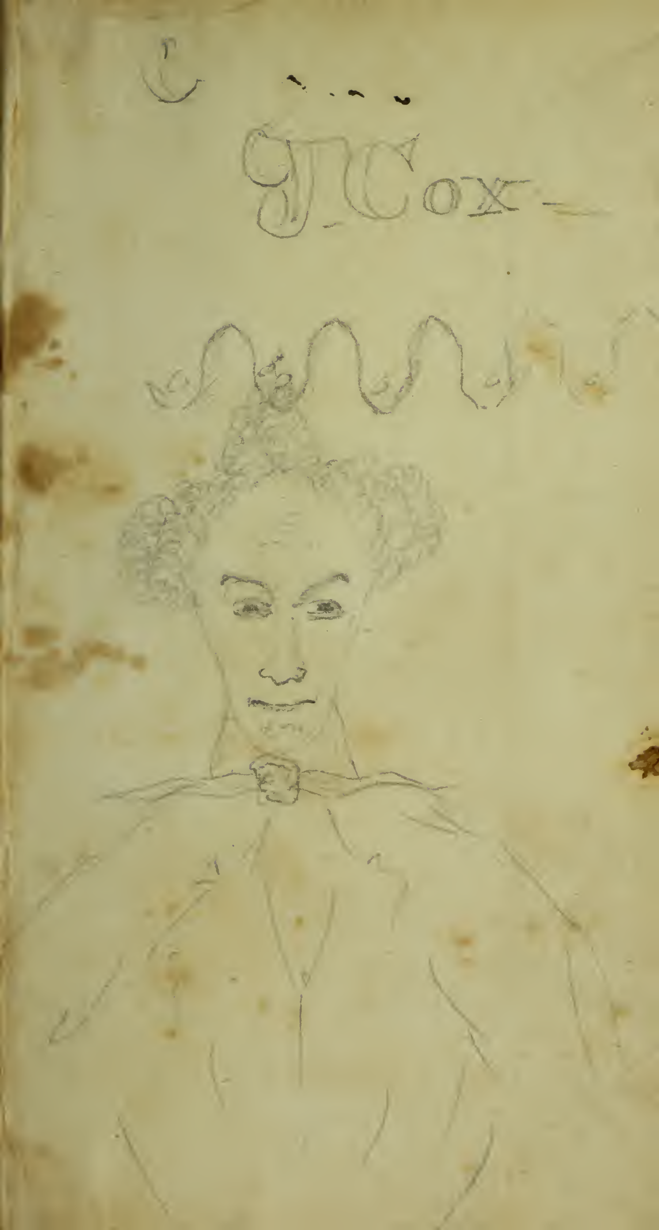
DU TOME PREMIER.

(1) Nous ne voudrions pas accepter la responsabilité de l'invention pour le fait raconté dans ce chapitre. Les détails seuls nous appartiennent. Un trait tout-à-fait semblable est arrivé en Angleterre. En le racontant en peu de lignes, la *Revue de Paris* exprimait le regret que l'âge du coupable et la difficulté de scruter l'intention arrêtassent l'action de la loi contre lui ; une impression semblable nous a inspiré l'idée de faire partager à nos lecteurs notre indignation personnelle.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.


Cox.


Julia Scott Cox


Cox


3 0112 105672866